

ALTERNATIVE

---

libertaire



AL 232 - OCTOBRE 2000

**Le mouvement  
anti-mondialisation  
en Amérique du Nord**

BRUXELLES / ÉVÉNEMENT  
Brassens libertaire le 21 octobre  
Daniel Bekaert

EN MOUVEMENT  
Marche Mondiale des Femmes  
Bruxelles 14 octobre 2000

DOSSIER  
L'anti-mondialisation vue par le  
Service canadien du renseignement de sécurité

DOSSIER  
Convergence des luttes anti-capitaliste au Québec

DOSSIER  
Le(s) Black Bloc(s) aux USA  
Darkveggy

L'ESSENTIEL  
Société de contrôle  
Agence Neuroland

ANTICLÉRICAL  
Du devoir d'intolérance  
Groupe Bakounine de la FAF

ANTICLÉRICAL  
Manifeste pour une sortie des religions  
André Monjardet

THÉÂTRE  
Lettre à l'acteur inconnu  
Chiquet Mawet

L'ÉVÉNEMENT  
The Gogol Expérience Theater of Préruwelz

LA BROCHURE  
Increvables anarchistes n°8 - Éditions ML & AL  
(Brassens, Ferré, Prévert, les Surréalistes...)

BRUXELLES

# Brassens libertaire

21 octobre 2000

Il s'en était venu un 22 octobre 1921.

La camarade nous l'a kidnappé un 29 octobre 1981. Elle ne lui avait jamais pardonné d'avoir semé des fleurs dans les trous de son nez et l'a poursuivi avec un zèle imbécile. Le coup du père François, quoi... Tonton Georges avait quitté la vie sans rancune et sans vergogne pour la fosse commune du temps jadis.

Ce petit mot pour vous rappeler que l'année 2001 sera une occasion particulière pour évoquer l'œuvre de ce grand poète hors du commun.

Georges Brassens est devenu une référence, une charnière, un fond commun d'une culture populaire.

Brassens n'est pas disparu. Il est passé simplement à la postérité. Il l'avait annoncé dans *Trompe la Mort*. Sa mort n'est qu'une fausse sortie et quand le temps aura levé le camp, la farce jouée, il s'exhumera du caveau pour saluer sous les bravos. C'est peut-être là l'explication au lait que tant de croque-notes continuent pour leur plaisir à chantonner les rimes mêmes qui racontent leurs regrets. Parce que Marquise, en attendant..

J'espère que vous aussi participerez, dans le cadre de vos activités à entretenir la mémoire de l'ami Georges. Vous y retrouverez, sûrement votre content.

Grand admirateur, aux petits moyens, je serais heureux que mon initiative puisse servir à quelques moments de bonheur. Toutes vos idées et suggestions m'aideront à réaliser ce rêve.

Daniel Bekaert - La Mauvaise Herbe

067-22.01.83 - danielbekaert@hotmail.com

- *Journée Brassens libertaire, le 21 octobre à 15 heures au Centre Libertaire, 65 rue du Midi à 1000 Bruxelles* avec la participation de Marc Wilmet et d'André Tillieu. Sandrine Devienne interprétera gracieusement son tour de chant. Le charme qui émane de son interprétation vient peut-être que cette jeune femme oscille entre les nuances de la maîtrise (jusqu'à tenter la provocation) et de la jeunesse fragile et tendre. De fait, peu d'interprètes féminines ont osé mettre à leur répertoire des chansons telles que *La Fessée, Concurrence Déloyale, Don Juan...* Ira-t-elle un jour jusqu'à chanter *Quatre-vingt-quinze pour cent*? Débat, musique, repas, documents vidéo et fête sont au programme. Bref une journée à ne pas manquer. Merci aux Anars pour cette initiative.

- À noter la réédition augmentée du livre de Marc Wilmet, *Georges Brassens Libertaire* aux Éditions Les Éperonniers, 62 rue Sainte-Catherine à 1370 Piétraiti.

---

# Marche mondiale des femmes

Bruxelles 14 octobre

Plus que jamais, les femmes du monde entier sont décidées à agir solidairement pour éliminer la pauvreté et les violences faites aux femmes.

Cette solidarité s'exprime pendant toute cette année 2000 à travers la **Marche mondiale des femmes**, une mobilisation planétaire qui inscrit une page dans l'histoire du mouvement des femmes, un vaste projet auquel participent plus de 5.000 groupes dans 157 pays et territoires.

- [Bruxelles le 14 octobre](#). La Marche européenne. Cette marche européenne sera précédée de marches trans-frontalières qui partiront de cinq points frontières de la Belgique à partir du 9 octobre (pour la France, elles partiront de Oignies dans le Pas de Calais et Mouscron près de Strasbourg). Ces marches arriveront le 14 octobre à Bruxelles où les coordinations de toute l'Europe défileront sous leurs banderoles nationales.

Programme. 10h : accueil au Parc du Cinquantenaire - 11h : départ de la marche du Parc du Cinquantenaire, Rond Point Schumann, Rue de la Loi, Place Jourdan, Parc du Cinquantenaire - 13h à 17h : Parc du Cinquantenaire : un grand chapiteau et de nombreuses petites tentes avec : présentation des revendications, animations (fanfares, théâtre, chorales, groupes musicaux...), restauration et animation pour les enfants - 19h-3h du mat : Festival de musique de femmes Dans la ville, un programme spécial dans les cinémas, bars, restaurants, lieux culturels...

- [New-York le 17 octobre](#). La marche mondiale. Le dimanche 15 octobre aura lieu la marche nationale américaine à Washington qui passera devant la Banque mondiale (BM) et le Fond monétaire international (FMI). Le rassemblement mondial de la Marche se tiendra à New York le 17 octobre. Des femmes du monde entier y manifesteront afin de faire entendre leurs revendications et de célébrer leur solidarité.

---

*DOSSIER ANTIMONDIALISATION / CANADA*

## L'antimondialisation

... vue par le *Service canadien du renseignement de sécurité*

Le vendredi 15 septembre, le quotidien flamand *De Morgen* rend public la note interne **DGC/DP/ 412** (datée du 7 août) de l'état-major de la

gendarmerie belge. Cette note accompagne une enquête globale sur les *nouvelles évolutions en matière d'insécurité.*

Le journaliste du *Morgen*, Douglas De Coninck révèle que dans cette note, la gendarmerie définit trois catégories de terrorisme : le **cyberterrorisme**, l'**écoterrorisme** et l'**extrême-gauche**. On peut y lire : *Dans le sud de l'Europe nous constatons une résurgence des activités de l'extrême-gauche. Ceci est également possible en Belgique. En même temps un mouvement mondial anticapitaliste se développe. Il regroupe des jeunes, des syndicalistes et des intellectuels et a pour cible tout ce qui est lié au modèle néolibéral, le FMI, la Banque Mondiale, l'Organisation Mondiale du Commerce.*

De l'autre côté de l'Atlantique, les services de sécurité du Canada s'intéressent, eux aussi de très près, au mouvement anti-mondialisation... Pour preuve, ce document daté du 22 août, extrait de *Perspective* (publié par le *Service canadien de renseignement de sécurité*) et récupéré sur le web <http://www.csis-scrs.gc.ca/fra/miscdocs/200008f.html>.

Éclairant !

Babar

---

DOSSIER ANTIMONDIALISATION / QUÉBEC

# Convergence des luttes anti-capitalistes.

Au 20 au 22 avril 2001 la ville de Québec sera occupée par le Sommet des Amériques où se rencontreront 34 chefs d'États et leurs alliés financiers dans un tourbillon de cocktails, de réceptions et d'opérations

policières. Outre les habituelles questions de sécurité et les envolées lyriques au sujet de la démocratie, le véritable objectif de ce sommet est d'instaurer une *Zone de Libre Échange des Amériques (ZLÉA)* d'ici l'année 2005.

La ZLÉA est calquée sur l'ALENA (l'*Accord de Libre Échange Nord-Américain*) et ses négociations poussent la logique capitaliste toujours plus loin en soumettant la santé, l'éducation, l'environnement ou les normes du travail à la logique des accords commerciaux. Négocié en vase clos, puis imposé unilatéralement, ce processus de matraquage économique est un pas de plus dans l'affaiblissement, voire la suppression de tous les acquis sociaux issus des luttes populaires. Autant de nouvelles formes de domination qui renforcent le pouvoir du fric et des flics sur nos vies.

Les manifestations organisées à Seattle contre l'OMC ont fait connaître au monde entier l'existence d'un mouvement de résistance anti-capitaliste au Canada et aux États-Unis. Le même état d'esprit a prévalu à Washington en avril dernier, lors de la rencontre du FMI et de la Banque Mondiale, et à Windsor au mois de juin, à l'occasion du sommet de l'Organisation des États américains (qui fait partie intégrante du processus de la ZLÉA). Chaque fois, plusieurs milliers de personnes ont pris la rue pour marquer leur refus face aux mesures anti-sociales prises par nos gouvernants au nom de la mondialisation des marchés.

Ce mouvement ne surgit pas de nulle part : il est le résultat de plusieurs années de luttes quotidiennes, individuelles et collectives, contre les privatisations sauvages, la brutalité policière, la pauvreté, le colonialisme et les injustices de toutes sortes.

À Québec, au mois d'avril 2001, la **Convergence des luttes anti-capitalistes** participera à une vaste mobilisation populaire contre la ZLÉA. En plus d'organiser un carnaval contre le capitalisme (actions directes, manifs, ateliers, concerts, théâtre de rue et bien plus encore), nous prendrons part à la tenue d'une rencontre nord-américaine de l'*Action Mondiale des Peuples contre le libre-échange (Peoples' Global Action en anglais)* en compagnie de plusieurs autres

groupes. Nous espérons voir converger dans la Vieille Capitale toutes celles et ceux qui souhaitent construire un monde débarrassé de l'oppression sous toutes ses formes.

Nous croyons qu'il est possible de manifester ce refus de l'impérialisme et du système capitaliste de manière créative et radicale, tout en ayant l'ouverture d'esprit nécessaire pour développer une opposition diversifiée et pluraliste. La mobilisation contre le troisième *Sommet des Amériques* s'inscrit dans une lutte à long terme engagée par des millions d'hommes et de femmes, au Nord comme au Sud contre la mondialisation capitaliste. Pour sa part, la CLAC entend participer activement à la mondialisation de la solidarité entre les peuples à travers notre résistance commune face à un même système d'exploitation.

## Principes de base de la Convergence des luttes anti-capitalistes

1. La CLAC est anti-capitaliste. Elle rejette les fondements d'un système économique et social reposant sur la propriété privée des moyens de production et d'échange, véhicule d'une logique selon laquelle les êtres humains ne sont considérés qu'en fonction de leur potentiel capitalisable, où l'environnement est représenté en termes de ressources naturelles propices à l'exploitation et la culture transformée en biens de consommation comptabilisés selon des critères de rentabilité, de compétitivité et d'efficacité.

2. Par le fait même, la CLAC s'oppose à l'idéologie néolibérale selon laquelle les lois du marché global et les activités économiques des entreprises et investisseurs doivent être exemptes de toutes mesures politiques et sociales susceptibles de nuire à leur "bon" fonctionnement.

3. La CLAC dénonce l'impérialisme, s'oppose au patriarcat, et condamne la mise en œuvre de toute forme d'exploitation et d'oppression. Elle y substitue une vision des relations mondiales basée sur le respect des différences et l'autonomie des groupes, des individus et des peuples, dans l'optique de l'élargissement des réseaux de résistance au règne corporatiste.

4. Respectueuse de la diversité des tactiques, la CLAC vise à encourager le déploiement de la créativité sous toutes ses formes à travers des initiatives allant de l'éducation populaire à l'action directe.

5. La CLAC est autonome, décentralisée et non-hiérarchique. Elle encourage la participation de ceux et celles en accord avec ses principes de base et favorise l'implication de tous et de toutes dans les différents comités, en fonction de leurs affinités respectives.

6. Dans le cadre du Sommet des Amériques de 2001 et des négociations sur la ZLÉA, la CLAC adopte une attitude de confrontation et refuse les alternatives réformistes ainsi que le lobbying qu'elle juge sans possibilité d'impact majeur sur tous ces types de processus antidémocratiques. Elle cherche à empêcher la tenue même du Sommet et à faire des négociations sur la ZLÉA un non-événement.

[clac@tao.ca](mailto:clac@tao.ca)

CLAC, 2035 Saint-Laurent, 2e étage, Montréal (Québec), Canada, H2X 2T3.

---

*DOSSIER ANTIMONDIALISATION / USA*

## Black Bloc

au singulier ou  
au pluriel... mais de  
quoi s'agit-il donc ?

Cela fait désormais quelques mois qu'on entend parler de *Black Bloc(s)*, principalement dans les milieux d'extrême-gauche.

Cependant, que ce soit du côté des militant-e-s anticapitalistes comme dans le reste du monde, le *Black Bloc* effraie et fascine, déchaîne bien souvent des haines assez farouches ou au contraire des tonnerres d'applaudissements, sans que grand monde sache forcément de quoi il retourne réellement.

L'aura de mystère qui entoure le phénomène contribue à en faire une légende et à alimenter bien des fantasmes quant à son existence, sa raison d'être, les motifs comme la nature de ses actions.

Parce que le sujet vaut mieux que les approximations douteuses auquel il est souvent résumé, et que l'actualité nous donne de plus en plus d'occasions d'en entendre parler et donc de nous en préoccuper, ce texte a pour but d'expliquer de manière synthétique (mais cependant non exhaustive) les *qui ?*, *quoi ?*, *pourquoi ?*, *comment ?* concernant le *Black Bloc*, et de proposer une analyse positive (ne le cachons pas !) de l'intérêt politique qu'il représente, de manière, peut-être, à susciter des réactions et débats à ce sujet !

## **Le(s) Black Bloc(s), c'est quoi ?**

Un *Black Bloc*, c'est un ensemble d'individus ou de groupes affinitaires, qui se regroupent de manière spontanée ou organisée à un moment donné, à l'occasion de manifestations ou actions politiques.

Ce n'est ni une organisation ni un réseau centralisé d'une quelconque manière.

On ne peut donc pas vraiment parler "du" *Black Bloc*, mais "d'un" *Black Bloc* parmi d'autres, la composition de ces groupes changeant et fluctuant au gré de leurs apparitions (1).

Ce qui caractérise un *Black Bloc*, c'est d'abord le fait que les individus et groupes le composant se définissent majoritairement (2) comme

anarchistes et proposent une perspective libertaire sur le(s) thème(s) de la manifestation ou action en question. Ce qui rend cependant le *Black Bloc* "visible" et singulier, c'est le fait que ses participant-e-s sont généralement vêtu-e-s de noir et portent un masque, un foulard ou une cagoule. Rassemblé-e-s, ces différentes personnes forment ainsi un *bloc noir*.

Désignés comme tels, les *Black Blocs* sont apparus aux États-Unis dans le cadre des manifs contre la guerre du Golfe en 1991. C'est plus précisément le 30 novembre 1999 à Seattle, lors des actions de résistance au congrès de l'OMC, que des *Black Blocs* se sont particulièrement illustrés, et ont largement attiré l'attention des médias comme d'une partie des manifestant-e-s. Cependant, le *Black Bloc* n'est pas un phénomène nouveau. Il est directement inspiré des mouvements d'ultra-gauche européens, comme le mouvement autonome allemand des années 1980, dont les acteurs et actrices s'habillaient en noir, étaient masqué-e-s, combattaient la police dans la rue et proposaient une critique et une pratique radicales, en rupture avec les modes de protestation traditionnels.

Par ailleurs, le *Black Bloc* n'est pas "le" mouvement anarchiste, qui existe sous de multiples autres formes très diversifiées. Le *Black Bloc* n'en est qu'une des formes ; c'est un mode d'organisation et d'action parmi d'autres.

## Un Black Bloc, pourquoi ?

Il existe tout un tas de raisons pour lesquelles des anarchistes constituent des *Black Blocs* lors des manifs. En voici quelques-unes.

- **La solidarité** : un grand nombre d'anarchistes peut simultanément faire face à la répression policière et met ainsi en œuvre le principe de solidarité. Par ailleurs, l'organisation horizontale en groupes affinitaires du *Black Bloc* prouve par les faits qu'il est possible de s'organiser de manière efficace, sans chefs ni hiérarchie, et que l'entraide et la coordination de différents groupes autour de buts communs est également fructueuse.

- **La visibilité** : se regrouper de la sorte permet de montrer en quoi l'anarchisme représente une force politique importante, souvent ignorée et méconnue. C'est l'occasion de promouvoir des perspectives anarchistes sur les problèmes politiques soulevés lors des manifs/actions.

- **Les possibilités** : évoluer en groupes permet de réaliser des actions parfois illégales et qu'il serait dangereux de faire de manière isolée. De plus, l'anonymat du *Black Bloc* rend plus difficiles les arrestations. Certains types d'actions pratiqués (destruction de la propriété privée, etc.) peuvent également ouvrir des perspectives de radicalisation politique (voir plus bas).

## **Black Bloc :** **où, quand, comment ?**

Les premières manifestations significatives de *Black Blocs* organisées autour de buts précis eurent lieu à Seattle, fin-novembre / début-décembre 1999, à l'occasion du Congrès de l'OMC. D'énormes manifestations et actions eurent lieu, rassemblant une large palette de groupes, collectifs et revendications politiques, allant du contrôle citoyen de l'OMC (par les partisan-ne-s d'un "capitalisme à visage humain") à la destruction des structures oppressives de l'OMC comme du pouvoir en général (par les partisan-ne-s d'une révolution totale de la société). Cette dernière tendance était animée par les anarchistes, qui, très nombreux-ses, se sont impliqué-e-s dans un vaste éventail d'activités (médias alternatifs, action directe non-violente, manif festive, ouverture d'un squat, etc.).

Les manifestations et actions furent cependant vite caractérisées par une répression policière incroyable. Environ 200 personnes constituant des *Black Blocs* ont entrepris de s'attaquer à la propriété privée des multinationales jonchant le parcours de la manif. Des vitrines de banques, de magasins Nike, de cafés et commerces bourgeois furent brisées, et certains magasins pillés, causant environ 7 millions de dollars de dommages aux multinationales en question. Des slogans furent également peints sur les murs de la ville, et le mobilier urbain

(poubelles, panneaux...) fut transformé tantôt en outil de destruction de vitrine, tantôt en barricade ou encore en feu de joie selon le cas.

Pendant plusieurs heures, certaines parties de la ville furent ainsi libérées des présences agressives de la police comme des multinationales et constituèrent des *Zones Autonomes Temporaires* (3). Les critiques ne manquèrent pas, et le "débat" sur le *Black Bloc* commença...

Les 16 & 17 avril 2000, à Washington, se tenait une réunion du FMI et de la Banque Mondiale. Une mobilisation également très forte eut lieu, rassemblant toutes les composantes de l'opposition à la mondialisation et/ou au capitalisme. Un *Black Bloc* (*Revolutionary Anti-Capitalist Bloc* B RACB) d'environ 1.000 personnes y fut très présent, optant cependant pour une tactique résolument différente de celle mise en pratique à Seattle. Le *Black Bloc* concentra tous ses efforts sur la police, parvenant à faire reculer les lignes de police à plusieurs reprises, à forcer les barrages policiers, à libérer des personnes arrêtées, à entraîner la police *au-delà de son propre périmètre pour l'affaiblir*, à défendre les militant-e-s pratiquant la désobéissance civile contre les agressions policières et à leur permettre d'aller plus loin. À cette occasion, le *Black Bloc* fut manifestement une force incroyable qui permit à l'ensemble de la manifestation d'aller de l'avant.

Des *Black Blocs* étaient également présents lors des conventions républicaine et démocrate, bien que leur action y ait été moins importante qu'à Seattle ou Washington.

! À l'occasion de la Convention du Parti Républicain à Philadelphie les 1 & 2 août 2000, le *Black Bloc* (*Anti-Statist Black Bloc* B ASBB) prit activement part aux manifestations et publia ensuite un communiqué explicitant leurs attaques contre la propriété privée et le matériel de la police commises pendant les manifestations. À noter qu'un *Clown Bloc* fut également de la partie, parodiant le monde politique institutionnel à travers une pratique subversive du théâtre de rue, réprimée par la police.

! Du 14 au 17 août 2000, la Convention du Parti Démocrate à Los Angeles fut également le siège de manifs et actions diverses. La police dispersa violemment un concert en plein air de *Rage Against The Machine* à côté du centre où avait lieu la convention. Des membres du *Black Bloc* furent tout particulièrement victimes de la brutalité policière (l'un d'eux fut bombardé de balles en caoutchouc et de gaz au poivre alors qu'il agitait un drapeau noir au dessus d'un grillage), et répondirent en repoussant les flics à coups de projectiles divers.

## **Ce qu'apportent les Black Blocs**

*Comme à Seattle, les Black Blocs ont apporté aux actions de l'énergie tactique, de la créativité et du courage, mais ont de plus manifesté une grande volonté de respecter les désirs des autres participants et n'ont cessé de défendre activement les personnes les moins préparées (Michael Albert, dans Znet Commentary, Assessing A16, avril 2000).*

Il est facile de résumer le "phénomène" Black Bloc à quelques pratiques qui semblent d'autant plus ridicules et insuffisantes qu'elles sont souvent caricaturées. Les actions des Black Blocs ne se limitent pas à une "casse" systématique et sans objet. À y regarder de plus près, il semble au contraire que le Black Bloc, comme mode d'organisation et d'action politique, trouve ses fondements dans une analyse critique du militantisme d'extrême-gauche, et peut beaucoup lui apporter.

L'action des Black Blocs s'inscrit en effet dans un dépassement des modes de protestation politique traditionnels caractérisés par le lobbying et le réformisme. Les Black Blocs pratiquent une désobéissance civile active et l'action directe, sortant ainsi la politique du jeu virtuel parfaitement huilé dans lequel elle reste trop souvent enfermée (quand la contestation du système devient un élément parmi d'autres sur l'échiquier politique, prévisible et intégré dans les calculs politiques). Les Black Blocs réinsèrent l'action au sein de la protestation et permettent ainsi une prise directe sur des éléments du système qu'ils rejettent. Concrètement, les Black Blocs ne se contentent pas des simples défilés contestataires, certes importants

par leur charge symbolique mais incapables à véritablement ébranler l'ordre des choses. L'action des Black Blocs contribue à réaliser la politique au lieu de seulement la dire. En ce sens, l'action politique, de passive et/ou symbolique devient active voire offensive. C'est notamment ce qu'affirme le communiqué d'un Black Bloc de Seattle, qui refuse d'être désigné comme une simple force de réaction qui dépendrait ainsi uniquement des manifestations et caprices du pouvoir.

Les Black Blocs se déclarent donc bel et bien en faveur de l'action offensive contre les structures du pouvoir, prenant au mot le fameux slogan Le capitalisme ne s'écroulera pas du tout seul. Aidons-le !

Cela se caractérise par nombre d'actions controversées, tout particulièrement les dommages causés à la propriété privée des multinationales et autres entreprises.

## La "violence contre la propriété"

*Dans un système fondé sur la recherche du profit, notre action est la plus efficace quand nous nous attaquons au porte-monnaie des oppresseurs. La dégradation de la propriété, comme moyen stratégique d'action directe, est une méthode efficace pour remplir cet objectif. Ce n'est pas juste une théorie... c'est un fait. (Communiqué de l'Anti-Statist Black Bloc, Philadelphie, 9 août 2000).*

S'attaquer à la propriété des entreprises, c'est tout d'abord rompre avec les classiques manifs-défilés dont "le pouvoir" s'accommode parfaitement. C'est franchir un pas, et s'attaquer frontalement aux multinationales et autres usines à fric sur un terrain qui les affecte directement, celui des intérêts économiques. Causer des dommages matériels qui se chiffrent en dollars, c'est signifier clairement à des gens qui ne parlent que le langage de l'argent qu'ils ne sont pas intouchables, c'est saboter un centième de leurs profits et leur rendre un millième de la violence que leurs activités génèrent.

S'attaquer à la propriété, c'est certes s'attaquer (symboliquement) au porte-monnaie des propriétaires, mais c'est aussi et surtout s'attaquer

à leur image. Par des actions ciblées accompagnées de communiqués explicatifs, les Black Blocs à l'œuvre à Seattle ont dans une certaine mesure réussi à imposer une interprétation politique de leurs actes de destruction, amenant ainsi sur la scène publique des questions relatives aux activités et pratiques des entreprises visées.

Même des médias institutionnels n'ont pu si aisément balayer le sujet en attribuant les actes de vandalisme à des "casseurs", et ont du reconnaître un caractère politique à certaines actions (aucun miracle cependant, les médias institutionnels restent ce qu'ils sont - au service du pouvoir, bien entendu). En somme, il est possible d'attirer l'attention sur les exactions des entreprises et même sur la "nature" du commerce en pratiquant de telles actions directes de sabotage.

Si ces actions permettent d'affecter l'image des compagnies ciblées, elle permettent aussi d'en détourner le sens, en changeant la valeur accordée aux divers bibelots et symboles du capitalisme. Par leurs communiqués, les Black Blocs légitiment et positivent leurs actions.

Une vitrine brisée devient un autre endroit libéré de tous ces symboles agressifs témoignant de l'omniprésence arrogante du capitalisme et des diverses oppressions qu'il entretient ou génère.

Un magasin pillé, c'est un ensemble de gens qui prennent ce dont ils ont besoin là où cela se trouve, en court-circuitant le processus marchand, en niant la valeur marchande des objets pour leur reconnaître une valeur utilitaire. C'est l'affirmation de la gratuité contre le commerce, du vol comme mode de protestation politique et moyen de vivre décemment dans un monde où rien n'est accessible sans argent, pas même la satisfaction de ses besoins vitaux.

Un mur tagué est vu comme un petit espace urbain ré-approprié, comme brèche dans la ville uniforme, blanche et immaculée. C'est une attaque contre les surfaces grises, mornes et aseptisées. Une façade devient alors un lieu d'expression vivant et coloré, donnant la parole à ceux et celles qui en sont d'ordinaire dépourvu-e-s. L'impact visuel d'un slogan écrit sur un mur à la bombe rivalise avec celui du panneau publicitaire, de l'affiche officielle ou du spot télé qui s'imposent comme uniques

modes d'information et d'expression. Il court-circuite également le processus "normal" d'expression, réservé à ceux et celles qui peuvent se l'offrir - par leur place sociale comme par leur absence de remise en cause des fondements d'un système aliénant.

Ces différents procédés, simples de réalisation, sont la manifestation d'un pouvoir émanant de la base, d'un pouvoir qui ne passe pas par les structures officielles pour s'exprimer, mais qui choisit une voix dissidente et par là même plus directe. Ces moyens simples, directs et à la portée de tou-te-s sont donc logiquement plus à même de toucher les milieux les plus défavorisés, les milieux les plus frappés par l'exclusion, ceux et celles que la politique a toujours délaissés et qui ont fini par délaissier la politique. En agissant concrètement sur les objets de leurs révoltes, les Black Blocs sont plus que quiconque à même de sensibiliser ces exclu-e-s qui en soupent quotidiennement, qui en ont marre et sont cependant souvent condamné-e-s à la résignation.

L'exemple de Seattle est flagrant à ce sujet : alors que l'ensemble du mouvement de lutte contre l'OMC déplorait la faible participation de gens de couleurs et/ou des classes sociales les plus "basses" aux événements, les initiatives des *Black Blocs* ont attiré (et sont presque les seules à l'avoir fait) nombre de jeunes des quartiers noirs et pauvres.

Si les *Black Blocs* peuvent effrayer et déclencher l'hostilité de certain-e-s, ils peuvent également rendre la politique et sa réalisation plus accessibles, et agir en facteur politisant et dynamisant dans la lutte contre le capitalisme.

Ces moments d'action contribuent à la création momentanée de situations où tout semble possible, où l'ordre bascule, où la ville semble réappropriée, "libérée" en certains points. Ces *Zones Autonomes Temporaires* sont très importantes : il s'agit de tout un travail sur l'atmosphère, sur les possibilités que cela laisse entrevoir aux gens - le fait qu'autre chose est possible, que la merde quotidienne n'est pas une fatalité. Ces instants grisants B où tout un monde semble s'écrouler B sont certes en décalage avec la réalité, qui rappelle en général vite à l'ordre, mais sont bénéfiques et indispensables. Ce sont des coups de

pouce qui dynamisent, donnent cette impression que *rien ne sera plus comme avant*, et peuvent être catalyseurs d'énergies, points de départ d'initiatives, de créations et d'actions. Sur les murs de Seattle, on pouvait lire *We are winning!* (*nous sommes en train de gagner!*).

Pour beaucoup, il semble que cela n'ait pas été complètement faux.

L'expérience de Seattle et du *Black Bloc* en particulier a considérablement poussé vers l'avant le mouvement anarchiste nord-américain. Il n'y a qu'à voir la multiplication des actions et du nombre de participant-e-s pour s'en rendre compte...

Cependant, l'intérêt des *Black Blocs* ne se résume pas à ces quelques exemples. Leurs modes d'organisations et structures ainsi que leur évolution au fil des manifestations expliquent pour beaucoup ces succès et réussites.

## **Organisation horizontale, fluidité et évolutivité**

*La police n'aime pas la guérilla urbaine qui s'accorde mal à ses tactiques militaires : elle veut des situations lentes, monolithiques, immobiles et prévisibles, pour pouvoir déployer sa force de contrôle pachydermique et son ordre hiérarchique planifié. (Dans Je sais tout, Genève, 3 juin 2000).*

Ce qui caractérise l'organisation des Black Blocs, c'est sa forme horizontale, non-hiérarchique, propre à éviter les lourdeurs d'une gestion centralisée. Il n'y a pas de chef ni de véritable plan d'ensemble, mais des individus qui constituent de petits groupes affinitaires indépendants les uns des autres. Ce mode de fonctionnement permet une relative autonomie, au lieu d'une organisation globale souvent étouffante (et plus propice à l'expression de rapports de pouvoir).

L'organisation en groupes affinitaires permet des prises de décisions bien plus rapides et égalitaires (les groupes sont constitués d'un faible nombre de personnes qui se connaissent), et facilitent ainsi les changements et évolutions instantanées, si déroutant-e-s pour la police.

Car, si les groupes affinitaires permettent une gestion plus fluide de l'action, ils sont aussi très intéressants tactiquement pour faire face à la répression policière. Une masse de gens interdépendants est plus facilement contrôlable par la police qu'un ensemble de gens organisés en petits groupes autonomes mobiles, susceptibles de prendre des décisions rapides et de surprendre. Malgré ses stratégies de contrôle des manifestations, la police peut se trouver complètement désarmée face à une multitude de groupes qui agissent simultanément. Au lieu de faire face à une organisation rigide que les gens suivent (exemple type : la *tête d'une manif* mène le reste du cortège), elle doit affronter plusieurs groupes qui agissent de manière indépendante et simultanée.

Pour le ou la manifestant-e, il s'agit alors de devenir actrice ou acteur de ses mouvements en s'organisant plutôt que de suivre maladroitement ou aveuglément et être pris-e au piège.

Une autre caractéristique des *Black Blocs* est l'évolution de leurs stratégies. À Washington, leur présence était impressionnante. Alors que tout le monde attendait des *Black Blocs* qu'ils s'attaquent à la propriété, ils ont au contraire porté tous leurs efforts sur les moyens de résister à la police et de l'affaiblir pour permettre à l'ensemble de la manifestation de gagner du terrain. Cette évolution est significative.

Elle prouve que sans organisation centralisée et hiérarchisée, les *Black Blocs* sont capables de prises de décisions collectives à grande échelle, sans compromettre l'autonomie et l'indépendance des groupes affinitaires les constituant. De plus, une telle décision suppose un recul et un regard critiques vis-à-vis des actions précédentes, des facultés d'autocritique et de prise de décision tactiques importantes, qui ont jusqu'ici fait défaut à beaucoup d'autres composantes du mouvement anticapitaliste. Le *DAN* (*Direct Action Network*, réseau de désobéissance civile non-violente très actif lors des manifestations contre la mondialisation) a par exemple appliqué les mêmes techniques à Washington qu'à Seattle, ce à quoi la police était largement rodée et préparée. En prévoyant cette situation, le *Black Bloc* montre qu'il est non seulement capable d'anticiper et d'agir en conséquence, mais qu'il ne s'arrête pas à un moyen d'action en particulier, que la destruction de

la propriété n'est pas une fin en soi, mais un moyen parmi d'autres, propice à certains moments mais pouvant laisser place à d'autres techniques parfois plus appropriées à la situation donnée.

Cette "maturité politique" fait du *Black Bloc* une réelle force qui a su dépasser une impasse dans laquelle nombre de groupes militants plus anciens restent bloqués.

## Vers un égalitarisme ?

*Nous nous devons de critiquer nos privilèges de blancs et d'hommes ainsi que l'autorité illégitime à l'extérieur comme à l'intérieur de notre "mouvement", et ne pas le considérer tel qu'il est comme un outil libérateur (ce qu'il n'est pas !). Un anarchiste anonyme du Black Bloc.*

Bien qu'il soit difficile de parler de ligne politique en ce qui concerne les Black Blocs (leur particularité étant de ne pas se reconnaître comme groupe défini), les différents communiqués rendus publics se recoupent sur plusieurs points et les nombreux débats ayant animé la scène militante américaine (notamment sur Internet, cf [www.indymedia.org](http://www.indymedia.org)) ont donné lieu à des précisions et explications politiques de la part de divers-es participant-e-s aux Black Blocs. À défaut de pouvoir rendre compte des Black Blocs dans leur totalité, ces différents débats permettent cependant d'esquisser des pensées communes à leur participant-e-s. Il en ressort diverses préoccupations liées aux rapports de domination, qu'il s'agisse de discrimination selon l'appartenance à un sexe, une classe sociale, une couleur de peau ou une catégorie d'âge (et aussi, pour certain-e-s, selon l'appartenance à une espèce). Certain-e-s membres des Black Blocs manifestent explicitement cette volonté d'égalitarisme, qui semble intégrer les critiques féministes, anti-classistes, anti-racistes, anti-âgistes voire antispécistes. Au vu des difficultés que rencontrent ces idées, y compris dans les milieux d'extrême-gauche (qui bien souvent considèrent certains de ces questionnements comme secondaires ou les rejettent tout simplement car trop dérangementes), il apparaît particulièrement important de les mettre en avant et de travailler activement à leur mise en pratique. Qu'en est-il réellement des *Black*

*Blocs?* Le *Collectif ACME*, par exemple, manifeste dans son communiqué une conscience de ces discriminations, et dans les rues, une volonté d'agir concrètement en conséquence (par exemple, la mixité femmes/hommes du collectif).

À défaut de certitudes cependant, il semble plus prudent de considérer les *Black Blocs*, ou certains de leurs éléments, comme potentiels vecteurs d'une conscience politique réellement approfondie et intéressante plutôt que de considérer comme acquis leur travail contre toutes les dominations (ce qui est assurément loin d'être le cas et reviendrait encore une fois à mythifier le phénomène).

Quoi qu'il en soit, on peut d'ores et déjà affirmer que la démarche de certains groupes d'amener ces divers questionnements égalitaristes sur le terrain de l'action directe et de les intégrer aux formes de lutte de confrontation des *Black Blocs* est pour le moins intéressante et encourageante !

## **Contre les Black Blocs**

*Nous sommes ici en train de protéger Nike, McDonald's, Gap et tout le reste, où est la police ? Ces anarchistes devraient être arrêtés. Medea Benjamin (leader de Global Exchange), dans New York Times, 2 décembre 1999.*

Ces actions non-violentes ont été interrompues et détournées dès le début par des petites bandes de vandales qui ont renversé des distributeurs de journaux et ont manifestement brisé quelques vitrines du centre-ville. La police a été incapable d'identifier et d'arrêter ces quelques individus asociaux. Pourquoi la police n'a-t-elle identifié et arrêté ces vandales plus tôt ? Si elle l'avait fait, cela m'aurait évité ce vilain après-midi et ce sentiment d'être mal à l'aise. Nous ne sommes pas venus pour détruire Seattle, nous sommes là pour mettre au jour l'effet destructeur de l'OMC. Mike Dolan (du groupe Public Citizen), dans World Trade Observer, 1er décembre 1999.

La similitude entre les déclarations de certain-e-s manifestant-e-s et le discours officiel est plutôt frappante, et rend compte d'une part de

l'hostilité d'une partie de la "contestation de gauche" vis-à-vis des activistes plus radicaux et radicales des Black Blocs, et d'autre part de la participation active de ces mêmes personnes au système répressif.

Car, au-delà des simples divergences d'opinion, c'est jusque dans les faits que s'est manifestée cette hostilité. Ci-dessous, quelques grands traits de ces oppositions virulentes.

## Être violent-e

*Nous considérons que la destruction de la propriété n'est pas un geste violent, à moins que cela ne détruise des vies ou cause des blessures. Selon cette définition, la propriété privée - en particulier la propriété privée des entreprises - est elle-même infiniment plus violente que toute action entreprise contre elle. Communiqué d'un Black Bloc de Seattle, Collectif ACME, 5 décembre 1999.*

Les premières accusations envers les *Black Blocs* furent celles de violence. Cette "violence" (on peut cependant choisir de ne pas la désigner comme telle) est un acte de révolte concrète qui a des cibles particulières. C'est une réponse légitime à une violence sans commune mesure avec un quelconque bris de vitre, magasin pillé ou mur tagué.

Rappelons que la propriété privée reste un ensemble d'objets inanimés, alors que les différents êtres victimes du capitalisme, qu'il s'agisse de paysan-ne-s brésilien-ne-s, de rebelles zapatistes, de travailleurs et travailleuses de partout comme d'animaux des mers et terres du monde entier, sont par contre bien vivant-e-s, leurs souffrances bien réelles.

Dénoncer la "violence" des *Black Blocs*, c'est suivre un raisonnement aberrant et malhonnête : le problème, ce serait la pseudo-violence des gens qui luttent contre le capitalisme, et non la violence du capitalisme lui-même ! En focalisant leur attention sur des actes de violence mineure (l'intensité de violence générée par le commerce mondial n'est pas comparable une seule seconde à la "violence" des actions des *Black Blocs*!), qui ne sont pourtant que des réponses à une violence permanente, déguisée, intégrée et acceptée, certain-e-s pacifistes à

tout rompre nient ainsi la violence intrinsèque à la propriété privée et aux activités perpétrées par leurs propriétaires.

Ce faisant, ces pacifistes reproduisent un processus à l'œuvre dans la société toute entière : s'attaquer aux conséquences en prenant soin de ne pas en voir les causes. Cette position est une position profondément réactionnaire, car au lieu de condamner le système, elle condamne les gens qui réagissent contre ce système, et de ce fait, défend le système et ses inégalités.

Quel meilleur exemple que celui du 30 novembre à Seattle ? Aussi incroyable que cela puisse paraître, certain-e-s militant-e-s pacifistes y ont formé une chaîne humaine pour protéger le magasin Nike Town des attaques d'un *Black Bloc* !

## Être masqué-e

*Prévoir un foulard n'est pas une question de romantisme révolutionnaire mais bien l'envers d'une triste réalité : Big Brother nous regarde ! (dans Pourquoi il faut toujours manifester masqué, 1999).*

Pendant les manifestations de Seattle, il fut très violemment reproché aux membres des Black Blocs d'agir masqué-e-s (certaines personnes allèrent jusqu'à les comparer à des membres du *Ku Klux Klan* !), pour tout un tas de raisons diverses. Quelles qu'ils soient, les différents arguments contre le port de masques, foulards ou autres cagoules s'avèrent souvent bien faibles face à la réalité de la répression. Il est pourtant bien connu que la police souffre d'un syndrome vidéomane (pour s'en convaincre, il suffit d'aller faire un tour sur le site Internet de la police de Seattle : on y trouve des dizaines de photos de manifestant-e-s accompagnées d'une incitation à la "citoyenneté", c'est à dire à reconnaître et dénoncer les personnes photographiées) (4), et on ne peut reprocher à quelqu'un-e de préférer ne pas être fiché-e. Les masques garantissent un anonymat indispensable dans le cadre d'actions illégales, toujours durement réprimées. L'État policier est bel et bien une réalité, et ne pas se faire arrêter puis inculper une nécessité. Si certain-e-s militant-e-s sont prêt-e-s à se faire embarquer et choisissent de ne pas en empêcher la police d'une quelconque manière,

les membres des *Black Blocs* ne sont en aucun cas animé-e-s de la même volonté de sacrifice chrétien, comme le précise l'un de leurs communiqués.

En somme, ce n'est pas pour effrayer les gens ou pour se complaire dans une imagerie para-militaire que les membres des *Black Blocs* portent des masques, mais par simple pragmatisme dans une société toujours plus fliquée.

## Nuire à la manifestation

*À Washington, le Black Bloc a travaillé avec le reste des manifestants de manière très solidaire, intelligente et stimulante. Ils ont été remarquables, et n'ont pas oublié le reste de la mobilisation. Ils ont "bloqué" des croisements de rue avec une implacable efficacité, et résisté intelligemment à la brutalité policière. Ils étaient une des présences les plus précieuses à cet événement. Anonyme, recueilli par Jim Bray dans (Working) Start of Critique of Black Bloc Technique (5), 2000.*

Beaucoup d'accusations tendent à rendre les Black Blocs responsables de la violence de la police. Est-il besoin de préciser qu'il en va de la fonction même de la police ? La police a toujours été et sera toujours violente envers ceux et celles qui combattent le système qui leur donne raison d'être. À Seattle, les violences policières ont commencé avant que les premières attaques contre la propriété n'aient lieu. Et si cela avait été le contraire ? Quel est le véritable problème : des actions de destruction légitimes ou l'existence illégitime de la police ? Encore une fois, certain-e-s manifestant-e-s semblent se tromper de cible.

Par ailleurs, les *Black Blocs* se sont également distingués par le soutien apporté aux actions non-violentes. À Seattle, ils se sont joints aux barrages humains des activistes non-violent-e-s, les consolidant ou construisant des barricades plus résistantes un peu plus loin. De nombreux-ses membres des *Black Blocs* ont également participé aux actions non-violentes organisées par le *Direct Action Network* ou d'autres collectifs (comme empêcher les délégués d'atteindre le lieu du congrès par exemple).

À Washington, le succès de certaines actions de désobéissance civile non-violentes est dû aux *Black Blocs* qui repoussèrent la police, protégèrent les personnes en difficulté et élargirent le périmètre de la manifestation.

Loin de s'opposer, les actions des *Black Blocs* et de certain-e-s militant-e-s pacifistes se sont donc au contraire souvent complétées.

N'agissant ni dans le mépris de ces actions ni contre elles, les *Black Blocs* y ont plus souvent activement participé, s'affirmant comme force politique essentielle au mouvement de lutte anticapitaliste et non juste comme phénomène marginal.

## **Ces critiques dans la pratique**

*La coordination des organisations participantes doit à l'avenir préparer encore plus les manifestants à immobiliser et livrer à la police tout "hooligan" indésirable. Même si un "hooligan" venait à être tué, ce ne serait qu'une très petite perte à côté des 20.000 enfants disparaissant quotidiennement sous le règne des multinationales. Ole Fjord Larsen (membre de United Peoples), dans Future planning after Seattle, 12 décembre 1999.*

S'il est facile de répondre à ces critiques souvent grossières, elles se sont manifestées de manière autrement plus problématique par des gestes de violence mettant parfois en danger des membres des *Black Blocs*. En effet, lors de la "bataille de Seattle", certaines personnes ont été frappées par des manifestant-e-s disant s'opposer à la violence et les accusant de saboter la manifestation (on notera le paradoxe !). À plusieurs reprises, certaines personnes essayèrent d'arracher les masques du *Black Bloc*, ou même d'en livrer les membres à la police ! Bien souvent, le *Black Bloc* eut plus affaire à ces pacifistes surexcité-e-s constituant une véritable "police de la paix" qu'à la police en uniformes. Cette attitude réactive contre toute critique qui s'exprime autrement que par des défilés bien sages participe pleinement du système répressif mis en place par les autorités. Quelle est la révolte

de ces soit-disant "pacifistes" qui se font flics quand flics il n'y a pas, qui usent de la violence physique (dans le mépris de leur propre cohérence) contre ceux et celles qui brisent la tranquillité servile de "leurs" défilés contemplateurs ? Leur objectif semble être le même que celui des flics : préserver la paix sociale, et ce à n'importe quel prix. Éteindre la révolte dès que celle-ci prend sens et s'incarne de manière un peu plus concrète que par des mots vidés de leur signification. Ces "pacifistes" se trompent de colère, et auraient sérieusement besoin de prendre conscience de leur propre participation aux structures répressives qu'ils sont censés dénoncer. En attendant, ils constituent un certain danger pour qui veut prendre ses désirs pour des réalités, et anticiper de quelques pavés ce fameux "changement global" qui tarde tant à arriver...

Enfin, le fait que ces quelques critiques soient tantôt grossières et ridicules, tantôt violentes et dangereuses ne signifie pas pour autant qu'il faille épargner les *Black Blocs* de toute critique. Il serait peut-être bon, cependant, de le faire intelligemment, en commençant par reconnaître l'utilité dont ils ont jusque là fait preuve.

## Conclusion

Le *Black Bloc* est une source d'inspiration pour tout le monde. La quasi-intégralité des États-Unis voue un culte à une vie matérialiste qui ne va nulle part, animée par des automates en chair et en os. Le *Black Bloc* est la seule étincelle de bon sens en Amérique du Nord, dont la situation sans cela serait sans issue. Craig Stehr, 2000. Au cours des manifestations de ces derniers mois, on a pu observer de plus en plus de *Black Blocs* se former. Ce mouvement semble manifester d'une certaine radicalisation des milieux d'extrême-gauche et anarchistes américains en même temps qu'il pourrait signifier un regain d'intérêt pour les idées et pratiques libertaires.

Mais le *Black Bloc* est plus qu'un indicateur de tendances. Partie prenante de ce processus, il sort la protestation de l'ornière du réformisme et de la contemplation, en ré-inventant et popularisant une désobéissance civile offensive. Le *Black Bloc*, c'est non seulement un

dépassement des moyens de contestation traditionnels, mais aussi un dépassement de l'action illégale isolée, qui prend sens dans le cadre d'une lutte globale et politique.

Le *Black Bloc*, c'est aussi la désorganisation organisée, la possibilité de lier efficacité stratégique et pratique égalitaire, radicalité et lucidité politique.

Pour toutes ces raisons, le *Black Bloc* m'apparaît comme une réelle force politique, porteuse de nombreuses dynamiques et potentialités quant à l'avenir des luttes anti-capitalistes et anti-étatistes.

Il demeure à mon sens que si l'initiative du *Black Bloc* doit être encouragée, elle doit nécessairement s'accompagner de discussions et d'analyses critiques à ce sujet. Le *Black Bloc* doit éviter de se figer dans un mode d'action particulier ou se perdre dans l'autosatisfaction et ainsi éviter de se questionner plus avant. Tout au contraire, ces pratiques "radicales" peuvent être autant d'occasions de soulever des questions essentielles : questions relatives aux discriminations (sexisme et racisme, notamment), au caractère identitaire et potentiellement excluant des *Blocs*, etc. Car, il ne s'agit pas simplement de s'unir contre un système, mais de combattre ici et maintenant les discriminations qui existent en son sein, et que nous perpétons au quotidien par l'absence de remise en question de nos comportements. Les actions du *Black Bloc* peuvent, au prix d'une réelle volonté égalitariste, aller dans le sens d'une pratique à la fois égalitaire et offensive vis-à-vis des structures du pouvoir, comme elles peuvent facilement par négligence et facilité affermir des rapports de domination masqués par la lutte contre un ennemi commun.

J'espère pour ma part que l'expansion des *Black Blocs* se fera dans ce sens, et que les récentes propositions visant une plus grande coordination des groupes permettront l'expression de positions politiques et de débats constructifs à ce sujet.

[darkveggy@free.fr](mailto:darkveggy@free.fr)

1. Dans la suite du texte, il est parfois question du *Black Bloc* (le *Black Bloc*), comme phénomène ou mode de protestation.
2. Il arrive que des individus se disant communistes, socialistes, etc. participent aux *Black Blocs*.
3. La *Zone Autonome Temporaire* (en anglais *TAZ*, pour *Temporary Autonomous Zone*) est un concept inventé par le philosophe américain Hakim Bey. Lire *TAZ - Zone Autonome Temporaire* (Éditions de l'Éclat, 1997).
4. Voir <http://www.pan.ci.seattle.wa.us/seattle/spd/wto/spdwtosuspecthome.htm>.
5. Voir [http://as220.org/jb.politibs/black\\_bloc.html](http://as220.org/jb.politibs/black_bloc.html).

### Principales sources :

Agence de presse A-Infos  
<http://www.ainfos.ca>

Indydependent Media Center  
<http://www.indymedia.org>

the Mid-Atlantic Infoshop  
<http://www.infoshop.org>

---

L'ESSENTIEL

# Société de contrôle

En prolongement de l'article de Gablou *Penser comme hier, c'est se condamner à ne pas comprendre aujourd'hui !*

Confondre le pouvoir vieux-style avec la folie de contrôle qui s'empare de cette planète, c'est confondre une verrue qui disparaît avec un cancer qui explose.

*Les sociétés disciplinaires* ont atteint à leur apogée au début du XXème siècle. Elles procédaient à l'organisation des grands milieux d'enfermement. L'individu ne cessait de passer d'un milieu clos à un autre, chacun ayant ses lois : d'abord la famille, puis l'école, puis la caserne, puis l'usine, de temps en temps l'hôpital, éventuellement la prison qui est le milieu d'enfermement par excellence. Le projet idéal des milieux d'enfermement était particulièrement visible dans l'usine : concentrer, répartir dans l'espace, ordonner dans le temps, composer dans l'espace-temps une force productive dont l'effet doit être supérieur à la somme des forces élémentaires.

Mais ces *sociétés disciplinaires* devaient connaître une crise, au profit de nouvelles forces qui se sont mises lentement en place et qui se sont précipitées après la Deuxième Guerre mondiale. Nous sommes dans une crise généralisée de tous les milieux d'enfermement : prison, hôpital, usine, école, famille. Les ministres compétents n'ont cessé d'annoncer des réformes supposées nécessaires. Réformer l'école, réformer l'industrie, l'hôpital, l'armée, la prison ; mais chacun sait que ces institutions sont finies, à plus ou moins longue échéance. Il s'agit seulement de gérer leur agonie et d'occuper les gens, jusqu'à l'installation de nouvelles forces qui frappent à la porte. Ce sont les

*sociétés de contrôle* qui sont en train de remplacer les sociétés disciplinaires. Des formes ultra-rapides de contrôle à l'air libre remplacent désormais les vieilles disciplines opérant dans la durée d'un système clos. Il n'y a pas lieu de demander quel est le régime le plus dur ou le plus tolérable, car c'est en chacun d'eux que s'affrontent les libérations et les asservissements.

Dans les *sociétés de contrôle*, il est devenu parfaitement inutile de savoir si c'est X qui dépend de Y, ou Y de X. C'est la relation qui touche les uns et les autres qui est importante, car les rôles peuvent s'inverser sans que le système en soit ébranlé. Au contraire, le système est d'autant plus gagnant que les changements sont nombreux. Dans nos *sociétés de contrôle*, il arrive que non seulement l'opprimé devienne l'opresseur d'un autre, mais également que l'opprimé devienne son propre opresseur. On assiste non plus à une inversion des rôles entre X et Y, mais à l'*intérieurisation du processus de répression* par chaque individu, qui est à la fois, et au même moment, flic et résistant. Il intègre une contradiction, la plus souvent ressentie comme agréable, car l'ambiguïté des rôles vécus sur deux plans parallèles lui permet d'avoir accès au Jardin des Délices. La répression n'est plus seulement la prison et la punition, c'est aussi la douce obligation de se distraire avec le sexe (virtuel ou non), les drogues (pharmaceutiques ou non) et autres paradis synthétiques fournis par le système. Celui-ci, non seulement tolère mais encourage l'accès, contrôlé, aux paradis obligatoires. Chacun se soumet à ce principe de dépendance. Il y a une classe unique où chacun est à la fois opresseur et opprimé, administrateur et administré, agent et victime du système. À leur insu, tous se mettent donc au service, non pas d'une classe, mais du système lui-même. La force répressive est désormais invisible, elle se confond avec l'individu.

Il se peut que de vieux moyens, empruntés aux anciennes sociétés, reviennent sur scène, mais avec les adaptations nécessaires. Ce qui compte, c'est que nous sommes au *début de quelque chose*. Dans le *régime des prisons* : la recherche de peines de "substitution" au moins pour la petite délinquance, et l'utilisation de colliers électroniques qui imposent au condamné de rester chez lui à telles heures. Dans le *régime*

*des écoles* : les formes de contrôle continu par la formation permanente et l'introduction de l'"entreprise" à tous les niveaux de scolarité. Dans le *régime d'entreprise* : les nouveaux traitements de l'argent, des produits et des hommes (*ressources humaines*) qui ne passent plus par la vieille forme-usine. L'entreprise ne cesse d'introduire une rivalité inexpiable comme saine émulation, excellente motivation qui oppose les individus entre eux et traverse chacun, le divisant lui-même. Dans le *régime du droit* : si notre droit est lui-même en crise, hésitant, c'est parce que nous quittons une forme juridique pour rentrer dans une autre. *L'acquittement apparent* (entre deux enfermements) des sociétés disciplinaires cède désormais la place à *l'ajournement illimité* (en variation continue) des sociétés de contrôle.

*Les sociétés de contrôle* opèrent par machines de troisième espèce, machines informatiques et ordinateurs. Ce n'est pas une évolution technologique sans être plus profondément une *mutation du capitalisme*. Le capitalisme n'est plus pour la production, qu'il relègue souvent dans la périphérie du tiers-monde, c'est un capitalisme de surproduction. Il n'achète plus des matières premières et ne vend plus des produits tout faits ; il achète les produits tout faits ou monte des pièces détachées. Ce qu'il veut vendre, ce sont des services, et ce qu'il veut acheter, ce sont des actions. Ce n'est plus un capitalisme pour la production, mais pour le produit, c'est-à-dire pour la vente et pour le marché. Aussi cherche-t-il essentiellement à disperser, et l'usine a cédé la place à l'entreprise. La famille, l'école, l'armée, l'usine ne sont plus des milieux analogiques distincts qui convergent vers un propriétaire, État ou puissance privée, mais les figures numériques, chiffrées, déformables et transformables, d'une même entreprise qui n'a plus que des gestionnaires. On nous apprend que les entreprises ont une âme, ce qui est bien la nouvelle la plus terrifiante du monde. Le *marketing* est maintenant l'instrument de contrôle social, et forme la race impudente de nos maîtres. L'homme n'est plus l'homme enfermé, mais l'homme endetté. Ce qui compte, ce n'est pas la barrière, mais l'ordinateur qui repère la position de chacun, licite ou illicite, et opère une modulation universelle.

Ces exemples, assez restreints, permettent de mieux comprendre ce qu'on entend par crise des institutions, c'est-à-dire l'installation progressive et dispersée d'un nouveau système de domination, dont chaque avancée semblant marquer d'abord de nouvelles libertés participe en fait à des mécanismes de contrôle qui rivalisent avec les plus durs enfermements. Une des questions les plus importantes concernerait l'inaptitude des syndicats : liés dans toute leur histoire à la lutte contre les disciplines ou dans les milieux d'enfermement, pourront-ils s'adapter ou laisseront-ils la place à de nouvelles formes de résistance contre les sociétés de contrôle ? Peut-on déjà saisir des ébauches de ces formes à venir, capables de s'attaquer aux joies du marketing ? Beaucoup de jeunes réclament étrangement d'être *motivés*, ils redemandent des stages et de la formation permanente ; c'est à eux de découvrir ce à quoi on les fait servir, comme leurs aînés ont découvert non sans peine la finalité des disciplines.

*Il n'y a pas lieu de craindre ou d'espérer, mais de chercher de nouvelles armes.*

**Agence Neuroland**

Mots-croisés : William Burroughs, Gilles Deleuze. En vente dans toutes les bonnes librairies jusqu'à épuisement des stocks... Bienvenue à tous les étranges.

---

*ANTICLÉRICALISME*

# Le devoir d'intolérance

C'est un fait, depuis quelques décennies maintenant, le phénomène religieux, après avoir mis un genou en terre sous les coups de boutoirs du progrès technique et scientifique, de l'urbanisation, de l'instruction de masse, de la communication, de la mondialisation, de la société de consommation, du foot, du porno du samedi soir... est en train de reprendre sérieusement du poil de la bête.

Ayatollahs *sataniques* mettant des populations entières sous l'éteignoir et condamnant des écrivains à mort pour sacrilège ; hordes de barbus piquant, taillant et hachant menu, tout ce qui, hommes, femmes et enfants, passe à portée de leur délire ; légions d'étudiants en théologie s'essayant à interdire la musique et le chant des oiseaux ; commandos de blaireaux faisant feu de tout bois contre le droit à l'avortement et la contraception ; foules immenses électrisifiées par l'allumé de la basilique Saint-Pierre ; prolifération de sectes en tous genres ; lobbying démoniaque des croisés d'un nouvel ordre moral aboutissant à la réécriture des manuels scolaires ; cascades de procès visant à censurer et à amener à s'autocensurer tout propos écrit, oral, artistique... qualifié de sacrilège ou de blasphématoire ; union "sacrée" de tous ces *peine à jouir* dès lors qu'il s'agit de mettre en esclavage la moitié féminine de l'humanité... les exemples permettant d'illustrer cette remontée en puissance et en nuisance des intégrismes religieux et sectaires sont innombrables.

Mais, comment en est-on arrivé là ? Et comment faire, si tant est que cela soit possible, pour se prémunir contre la vague obscurantiste qui est en train de déferler sur le monde ?

## L'éternel humain et sa peur de la mort

Pendant longtemps on a pensé que seules des populations abruties de misère matérielle, soigneusement cantonnées dans l'enclos de l'analphabétisme et soumises au totalitarisme terroriste d'institutions

religieuses exerçant le pouvoir politique, pouvaient croire aux âneries religieuses. À des fadaises du genre de celle de la création du monde en quelques jours via l'entremise d'un mystérieux créateur faisant mumuse avec de la terre et de l'eau. À des non sens comme la virginité de la mère de Jésus. À des billevesées comme la platitude de la terre, l'existence de l'âme, la vie après la mort... Et on s'est dit qu'avec le temps, en améliorant les conditions matérielles de l'existence des êtres humains, en leur permettant, via une instruction de masse, de s'ouvrir à la culture et de prendre connaissance des progrès de la science, en leur offrant un cadre politique de liberté, d'égalité et de citoyenneté... on finirait par parvenir à scier la branche sur laquelle était assis l'obscurantisme religieux.

Disons le tout net, depuis les encyclopédistes, les révolutionnaires de 89, l'école publique laïque, gratuite et obligatoire... du chemin a été parcouru qui permet de penser que la chose religieuse a effectivement du mal à prospérer en dehors de la misère, de l'abrutissement et de la sujétion.

De ce point de vue, ce n'est nullement un hasard si les ayatollahs iraniens, les étudiants en théologie afghans et pakistanais, les barbus massacreurs algériens... évoluent dans des pays où règne la précarité économique, politique et sociale. Et si l'engouement religieux et sectaire plonge, en occident, ses racines dans la misère qui se répand chaque jour un peu plus au rythme des inégalités sociales et dans le vide de sens d'une société de consommation réduisant l'individu à l'état d'estomac et de porte-feuille.

Mais est ce pour autant à dire après avoir abattu le capitalisme, la révolution sociale, dont il est clair qu'elle éradiquera la misère et fera fleurir la liberté et l'égalité entre les êtres humains, tordra une bonne fois pour toute le cou à l'infamie religieuse. Rien n'est moins sûr !

Rien n'est moins sûr car la croyance religieuse ne plonge pas ses racines que dans la misère. Elle les plonge également dans cette peur panique de la mort qui rongé l'éternel humain et en fait une terre d'élection pour les marchands d'immortalité en tous genres.

De cela, il convient de bien avoir conscience. Non pour mettre au magasin des accessoires la nécessité d'un changement social radical, mais pour s'extraire de cette vision linéaire de l'histoire qui nous a amenés à désertier plus ou moins le combat d'idée et la lutte au couteau contre les croyances et les institutions religieuses au motif que désormais, après tout le chemin parcouru, elles ne pourraient plus jamais constituer une menace mortelle pour l'intelligence et la liberté.

**Laissez le coq passer  
le seuil, vous le verrez  
bientôt sur le buffet..**

Si la croyance religieuse, les institutions religieuses et les militants de la chose religieuse ont actuellement le vent en poupe, c'est à l'évidence parce que notre type de société (capitaliste, productiviste et de consommation) génère aujourd'hui davantage de misères et de non sens qu'hier. Mais c'est également parce que nous faisons preuve d'une tolérance coupable et d'une passivité étonnante à l'encontre d'un discours tout de bondieuseries, de niaiseries, de mensonges, de stupidités... d'actes et d'actions visant à imposer un rapport de force favorable aux croisés de l'ordre moral, et d'une stratégie de l'Église visant à censurer et à faire s'autocensurer tout propos écrit, oral, cinématographique, artistique... critiquant ou contestant la religion. Et c'est surtout, parce qu'inconsciemment ou consciemment, sous couvert d'innocuité de la peste religieuse ou de respect de la croyance religieuse et des conditions de son exercice, nous cautionnons le statut dérogatoire au droit commun qui a toujours été, mais qui est de plus en plus celui de l'Église.

Jadis, les militants anarchistes et laïques n'hésitaient pas à aller porter la contradiction dans les églises. Ils ne laissaient passer aucune occasion de dénoncer le discours tout de mensonges et d'âneries des marchands d'immortalité. Ils se moquaient allègrement de leurs allégations par rapport à la genèse du monde, la virginité de la mère de Jésus, la platitude de la terre, l'existence (récente) d'une âme chez les femmes, l'existence (plus ancienne) d'une âme chez les hommes,...

Assurément, nous n'aurions non seulement rien à perdre mais tout à gagner en renouant avec la tradition.

Dans le même ordre d'idée, si à chaque action de commando des fous de dieu visant à empêcher des femmes d'avorter avait lieu, en réponse, une occupation d'église ou l'empêchement d'un baptême... si des journées mondiales de la mécréance faisaient écho aux *Journées mondiales de la jeunesse*... nul doute que le respect que l'on doit aux imbéciles de la foi religieuse, dès lors qu'ils ne cherchent pas à imposer leur foi aux autres, ne s'exercerait plus (comme aujourd'hui) à sens unique.

Enfin, si à chaque fois que la curaille fait un procès à un livre, une affiche, un film... au motif qu'ils sont blasphématoires ou sacrilèges, nous lui faisons un procès au motif que ses églises, ses croix, ses livres, ses affiches, ses films... sont blasphématoires et sacrilèges par rapport à l'athéisme et pire encore à l'intelligence, nul doute, que, ça calmerait les ardeurs de certains.

Au bout du compte, mais on l'aura aisément compris, notre intolérance à l'encontre de la chose religieuse ne vise à rien d'autre qu'à imposer une conception de la tolérance basée sur une **égalité de statut** et de **traitement social** entre croyants et mécréants.

Que les croyants aient des croix dans leurs églises, pas de problème pourvu qu'il n'y en ait pas dans les écoles et les hôpitaux publics, dans les tribunaux... Qu'ils aient leurs écoles, pas de problème, dès lors qu'ils respectent certaines règles et qu'ils ne demandent pas à la collectivité de les financer. Que l'école publique s'ouvre à des aumôneries, pas de problème dès lors que les cours de catéchisme dans les églises donneront régulièrement la parole aux athées. Que les églises fassent sonner leurs cloches pour un oui ou pour un nom, que les imams appellent à la prière... pas de problème pourvu que nous puissions nous aussi faire du bruit et informer nos concitoyens de l'inexistence de dieu et de la malfaisance des Églises. Que les chrétiens puissent baptiser leurs enfants, pas de problème, dès lors que les registres de baptême s'ouvriront aux demandes de débaptisation. Qu'ils puissent planter des croix un peu partout, pas de problème, dès lors que nous puissions ériger des monuments à la gloire de la raison. Que...

C'est incroyable que les croyants qui ne cessent de parler de respect et les républicains bourgeois qui ont toujours l'égalité des droits à la bouche n'aient jamais pensé que le respect et l'égalité, ça ne comportait pas plusieurs vitesses !

Groupe Bakounine (FA)

Une nouvelle brochure

La religion  
c'est l'opium du peuple

---

*ANTICLÉRICALISME / MANIFESTE*

# Pour une sortie des religions

Ce que n'avait pas réussi à faire le monothéisme religieux, conquérir le monde, le monothéisme profane est en train de le réaliser. Le dieu argent régent aujourd'hui le monde entier et tient sous son implacable férule la quasi totalité des êtres humains.

Ses grands prêtres dictent leur loi à l'ensemble des nations. Ils en ont eux-mêmes inventé les termes et s'appliquent à faire en sorte qu'ils soient respectés partout. Sous peine d'exclusion de la communauté humaine, nationale et mondiale.

La "loi du Marché" repose essentiellement sur le droit du plus fort d'écraser le plus faible. Ne pas s'y soumettre ou la transgresser équivaut à s'isoler de la société et se voir condamner par elle.

C'est ainsi, par exemple, que tout service doit aujourd'hui passer par le moule de la monétarisation sous peine d'être jugé et condamné par les tribunaux pour concurrence déloyale. La gratuité est partout suspecte !

Cette "loi du Marché" n'est en réalité que la traduction policée de la "loi de la jungle". Mais avec une différence de taille : celui qui ne veut pas tuer et voudrait simplement vivre en paix avec lui-même et avec les autres ne peut pas fuir. Il est cerné de tous côtés par la monnaie et se voit obligé de passer sous les fourches caudines de la production ou de l'assistanat. Nouvel esclave de la course au profit, il est prisonnier de l'arène mondiale où se joue le drame de "l'horreur économique". Le plus souvent il s'y fait dévorer, très rarement il s'en échappe.

C'est que le rapport de forces est inégal.

D'un côté, il y a la puissance anonyme et aveugle qui décide souverainement en fonction de critères de rentabilité exclusivement capitalistiques, économiques et de plus en plus seulement financiers. De l'autre, il y a des êtres de chair et de sang qui subissent .

Quelle est l'attitude des croyants face à une telle situation ?

Devant l'urgence d'une situation qui voit depuis quelques années s'accélérer la destruction de la planète et la dégradation des conditions d'existence d'une grande majorité des êtres humains, au Nord comme au Sud, on peut s'interroger sur le sens des combats que mènent encore certains croyants au sein de leurs religions respectives. Ils disent vouloir rendre celles-ci plus conformes à leurs origines, plus ouvertes au monde moderne pour les uns, plus respectueuses des traditions pour les autres.

Or, si par exemple, pour les chrétiens l'amour du prochain doit constituer l'*alpha* et l'*oméga* de leur religion, on ne voit pas très bien en quoi la réforme ou au contraire la consolidation d'institutions

ecclésiasti-ques soient très utiles pour mener à bien cette révolution mondiale de l'amour dont ils se disent les éternels messagers.

En fait, c'est toujours à cause de divergences intellectuelles, doctrinales ou disciplinaires entre clercs que sont nés les conflits ou les incompréhensions entre les croyants.

Que par ailleurs les différentes religions, nées au fil des siècles dans différents pays, soient entrées en concurrence en venant au contact les unes des autres, que des scissions et des séparations aient pu se former au sein d'une même religion, on peut le comprendre en des époques où ne s'était pas encore pleinement révélé à la conscience des hommes le fait d'appartenir à une même humanité confrontée à une seule et même angoissante question : quel avenir demain pour l'Homme sur la terre ? Mais ces oppositions ont-elles encore un sens au sein du village planétaire qu'est devenue la Terre ?

Oui, c'est peu dire que le monde a besoin d'un sursaut spirituel et que les êtres humains sont assoiffés de "sens". Mais dans un monde où la mondialisation d'une pensée unique a enfermé les hommes dans le cercle vicieux d'une économie entièrement dévouée au Dieu Argent, ce nouveau Dieu unique auquel tout un chacun doit se soumettre, on peut légitimement se demander si la première urgence pour les croyants de toutes les religions n'est pas d'abord de s'unir par delà leurs Églises en vue de créer un sursaut mondial face à un libéralisme matérialiste croissant qui envahit le monde et écrase les hommes.

Tous les fondateurs de toutes les religions n'eurent-ils pas une commune ambition : promouvoir l'amour universel et faire en sorte que cet amour soit d'abord vécu personnellement par chacun ? Car, comment changer le monde sans commencer par changer soi-même. De fait, tous les fondateurs de toutes les religions, Bouddha comme Jésus, ont mis personnellement en pratique ce qu'ils enseignaient. Ils faisaient ce qu'ils disaient.

Quant aux différentes voies conseillées pour arriver à vivre cet amour, elles purent varier d'une culture à l'autre, d'une tradition à l'autre, d'un engouement à l'autre. Mais chacune a toujours impliqué un

engagement personnel concret, les diverses croyances, rites, dogmes, rituels n'étant là que pour inciter le croyant à mieux mettre en œuvre l'altruisme par la tolérance, l'entraide, la paix...

C'est dire que toutes les religions ont poursuivi théoriquement un seul et même but, qu'on le nomme fraternité, compassion ou amour universel. On sait malheureusement que, pour l'atteindre, les institutions religieuses ont été loin de compte ! Combien d'hommes et de femmes ont été massacrés au nom de la divinité !... Et combien n'ont vu dans la religion qu'un remède à leurs angoisses et qu'un moyen d'évasion de leurs responsabilités !

Encore aujourd'hui, forts de leurs certitudes et jaloux de leurs pouvoirs, les hiérarques de toute obédience religieuse s'estiment les seuls garants authentiques et les gardiens patentés de convictions présentées par eux comme les seules vraies réponses aux éternelles questions des hommes. Ils n'en dénonceront que plus vigoureusement le dangereux syncrétisme qui ferait écho à tout appel lancé par dessus leurs têtes en vue d'instituer le mouvement de solidarité universelle dont le monde a aujourd'hui besoin. Plus probablement, ils ne manqueront pas de railler le caractère utopique d'une entreprise qui impliquerait leur disparition.

"Une conviction religieuse ne peut vivre sans un "contenu intellectuel" ni sans une "communauté de croyants", diront-ils. La foi n'est pas pur altruisme, elle ne se réduit pas à un vague sentiment laissé à l'initiative de chaque individu. Elle doit être structurée socialement et intellectuellement," diront les clercs de toutes les religions.

On peut seulement se demander si le "contenu intellectuel" et la "communauté de croyants", tels qu'ils se présentent encore actuellement dans les religions, ont aujourd'hui quelque impact dans la construction d'un monde plus fraternel et plus juste.

Quel est en effet aujourd'hui le "contenu intellectuel" de l'amour universel, quelle forme prend-elle concrètement, socialement, politiquement ? Quelle est la "communauté de croyants" qu'attendent les hommes pour retrouver l'espérance ?

Ne serait-ce pas l'analyse lucide et rationnelle de l'état actuel de la planète et des peuples qui l'habitent ? Ne serait-ce pas le rassemblement structuré de ceux qui, devant les conclusions de cette analyse, se décideraient à inverser l'actuel courant d'une pensée unique meurtrière et aveugle ? Ne serait-ce pas la croyance en l'Homme ?

Pour la "plus grande gloire de Dieu" ? ! - Oui, pourquoi pas, si cela peut faire plaisir à ceux qui croient en Dieu ! À condition de se rappeler que la "plus grande gloire de Dieu, c'est que l'homme vive" !

N'est-il pas grand temps pour tous les croyants, ceux qui croient en Dieu et ceux qui croient tout simplement en l'Homme, de quitter leurs chapelles et leurs certitudes doctrinale ?

Une telle révolution ne peut pas venir des clercs, eux qui ont fait de la religion leur fonds de commerce et leur moyen de subsistance. Que tous les laïcs de toutes les religions sortent enfin des sentiers battus de leurs institutions moribondes ! Qu'ils prennent le large et inventent cette nouvelle religion de l'Homme, celle dont l'humanité a aujourd'hui besoin, celle de la fraternité universelle ! Qu'ils laissent les morts enterrer les morts ! "On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres !"

Les religions surnaturalistes ont sans doute constitué des étapes dans l'histoire de l'humanité vers l'âge adulte, l'âge de la rencontre, du partage et du don. Elles sont devenues aujourd'hui des obstacles à l'édification d'une humanité plus responsable et plus solidaire.

Sans illusion ! Car d'une part, on sait que le changement commence d'abord en chacun de ses acteurs. Et d'autre part, ces nouveaux croyants de cette nouvelle "religion de l'Homme" construiront sans doute à leur tour de nouvelles institutions dont de nouveaux clercs seront de nouveau tentés de dire à tous le vrai de tout... Mais peut-être feront-ils au moins franchir à l'humanité une nouvelle étape sur la voie de la réconciliation entre le spirituel et le politique, entre l'esprit et la matière, entre le dire et le faire, entre le vivant et son environnement naturel et... lui éviteront-ils de s'anéantir !

L'humanité est en devenir. Pour la première fois de son histoire, elle se trouve affrontée au gigantesque défi de sa propre survie. Dépassant les clivages religieux d'un autre âge, n'est-il pas temps pour tous "les hommes de bonne volonté" d'unir leurs efforts pour inverser la course mortelle dans laquelle l'a jetée la nouvelle religion de l'Argent ?

André Monjardet

Auteur d'une *Autobiographie de Jésus de Nazareth*, Éd. Berg International, 1996, [andre.monjardet@wanadoo.fr](mailto:andre.monjardet@wanadoo.fr).

---

DISPARUE LE 4 JUILLET 2000,  
CHIQUET EST PRÉSENTE PARMI NOUS !

# Lettre à l'acteur inconnu

Nous naissons tous dotés  
de la volonté de vivre.

Comme le reste, cette volonté-là est plus ou moins puissante. Au cours de l'existence, elle peut prospérer ou s'étioler selon les circonstances, s'éteindre ou résister et se nourrir de ses propres défaites. La lucidité n'est pas un bon terreau pour elle, mais il y a des tempéraments qui y survivent. Je dirai qu'il y a des tempéraments croyants et par cet attribut, je désigne non pas une conviction religieuse au sens commun du terme, mais ceux qui vivent la vie comme si elle avait une quelconque importance, comme ce qu'ils faisaient maintenant allait se réfléchir dans ce que sera demain et que ce demain-là peut attendre tapi à

quelques années lumière. Je pense pouvoir dire que je suis de ceux-là. J'ai cru dur comme fer en toutes sortes de salades, comme en gros, l'amour, la justice, le triomphe de la vie, je me suis bagarrée pour les vivre et me suis retirée du combat une première fois avec la conviction que tout était inventé. Snif.

En léchant mes plaies, il m'est venu l'idée que, bien sûr, tout était inventé, mais que c'était justement grâce à cela que tout existait et qu'il fallait, si je ne voulais pas que tout s'éteigne dans un dernier glouglou très salé, qu'il fallait, dis-je, inventer sans désespérer, dire le monde à l'endroit comme il est, à l'envers, comme il devrait être. Je me suis mise - tardivement - à écrire (je veux dire pour les autres), à écrire des histoires folles ou sages, tendres, cruelles, grossières (j'adore) ou raffinées (je plane). Et je me suis tant prise au jeu que d'un conte est sorti, sans que je reprenne mon souffle, une première pièce de théâtre, *La véritable histoire de Juliette et Roméo* et puis, pendant que Juliette et Roméo se préparaient pour la scène, *Piratons Perrault et Caius et Umbrella*.

C'est seulement dans la frénésie de la réalisation de *Juliette et Roméo* que je me suis demandé pourquoi. Pourquoi le théâtre ? Et quel théâtre ? Bien sûr, il n'y a pas de vrais hasards pour un croyant ; je me suis souvenue que, petite fille, j'inventais des pièces pour mes sœurs et mes copines, que plus tard, à l'étranger, je me suis mariée à un comédien et qu'en cette occasion, j'ai pris une indigestion de théâtre ; mais ces souvenirs rendaient tout juste compte d'une inclination et non des raisons profondes.

Il me faut aller plus loin donc : le théâtre est la représentation la plus vulnérable, la plus volontaire, partant la plus audacieuse de la vie. Devant la bête bruissante, les comédiens affrontent le périple chatoyant de la bulle qui éclate bientôt pour ne laisser dans la mémoire que quelques traces confuses que démêlera l'intelligence à son heure. Comme sur notre planète l'agitation des hommes renvoie aux dieux leur propre image, ainsi, sur scène, les comédiens confirment aux spectateurs qu'ils craignent, souffrent, triomphent ou perdent, qu'ils sont heureux ou malheureux, mais qu'ils ne sont pas encore morts.

Ce que je viens de dire là, c'est pas pour faire joli : j'en suis profondément convaincue. Cela signifie que, en ce qui me concerne, le théâtre s'adresse (doit s'adresser) au public qui a la faculté de le rendre plus **réel**, plus humain, plus intelligent, plus compréhensif et même qu'il peut contribuer à le préserver des pulsions de saurien abruti qui couve en chacun de nous.

À ce stade, soyons clairs pour éviter les malentendus : j'ai du théâtre une conception morale. Pas moralisante, ni moralisatrice, ni noble, ni normative - morale. Il est pour moi une manifestation de l'appétit de vivre. Ensemble. Bref, c'est un art de communication. Les histoires qui sortent de moi ne sont qu'en passant le reflet d'une architecture secrète - qui fait que chacun est soi et non le voisin- elles sont d'abord et surtout les histoires des gens, de gens qui m'entourent, que j'aime, que je déteste, qui m'emmerdent ou me passionnent, avec qui il faut vivre, contre qui je me bats et que je suis à la trace parce que, sans eux, je ne suis personne.

Si le hasard voulait me faire un cadeau en cette putain de fin de siècle, il me ferait rencontrer des petits copains qui ont autant envie de jouer que moi, qui peuvent se rouler à terre de rire (c'est très important), en vouloir à mort à un rival et fondre dans l'instant devant lui parce qu'il fait la roue, je voudrais trouver des copains qui aient suffisamment en textes pour claquer la gueule aux cons, essayer vite fait Chiquet Mawetleurs larmes et leur faire comprendre qu'ils sont plus beaux quand ils rient et qu'ils ne sont intelligents que quand ils sont bêtes et méchants.

Il y a autre chose d'important que je dois vous dire. Ces derniers temps, je suis fort frappée par le recours de plus en plus fréquent, dans **toutes** les disciplines artistiques, à des références, **non pas en tant qu'inspiration, mais bien en tant que matériau de création**. Ce ne sont que réflexions sur ce qu'ont réalisé d'illustres ancêtres, mariages de matières éprouvées, manipulations de trésors anciens récemment mis à jour, prestidigitations avec d'antiques lapins blancs. Ceux qui ont visité la FIAC à Paris cette année, verront très clairement ce que je veux dire. Faute de mieux, j'avais appelé cette tendance l'art

référentiel, mais l'ami d'une amie, musicien de son état (c'est donc bien un symptôme général) a exprimé la chose avec plus de bonheur en parlant d'un art de collages. Il est évident que la création en prend un méchant coup : chacun en ce bas monde ne passe qu'une fois ; à un moment précis et ce n'est jamais la même chose.

Ce qui est inquiétant, ce sont les raisons qui poussent les artistes à se réfugier ainsi sous des masques, à ne pas apparaître directement et singulièrement.

Cela peut être évidemment déterminé par le brassage monstrueux des média qui nous mettent en contact avec l'univers en nous coupant de nos proches, mais ce qui serait le plus horrible, c'est que nous nous servions ainsi de l'ombre des autres pour affirmer notre existence propre, tant nous en avons perdu le sentiment dans le tumulte industriel qui nous fait dépendre par milliards les uns des autres sans que nous nous voyions, que nous nous touchions, sans même savoir que nous sommes, parce que nous ne sommes déjà plus.

L'art référentiel, le collage artistique serait alors l'expression de l'insurmontable timidité que ressent l'individu pris au piège de la termitière : un termite va-t-il se dresser à la pointe d'un brindille pour appeler seul le ciel à son secours ? quel manque de goût, n'est-ce pas et combien démodé ! Le savoir-vivre industriel implique la modestie du clonage et de la duplication commerciale.

Je suis de ceux qui pensent qu'il faut tout faire pour résister à ce courant mortifère.

Dans le théâtre, comme partout ailleurs. Nous pouvons tenter quelque chose d'aussi déplacé que de monter une pièce inconnue, écrite là où nous vivons, par quelqu'un de proche. Peut-être les gens aimeront-ils. Peut-être que ça leur fera un peu de bien. Peut-être que ça nous en fera. Peut-être que nous nous ferons de nouveaux amis.

**Chiquet Mawet**

15 décembre 1988

---

LE GOGOL EXPERIENCE THEATER OF PÉRUWELZ

# Mon coq est mort, on est pas dans la merde

Le nouveau spectacle  
du Gogol Experience Theater  
sera présenté à 20h30,  
les 13, 14, 15, 20, 21 et 22  
octobre 2000 au Théâtre Le Café  
158 rue de la Victoire à Bruxelles

*Imaginez. Un spectacle belge, une histoire belge. Un pauvre petit plat pays aux couleurs nationales moribondes, à l'aube d'une fin de siècle, à l'aube de son explosion. Des tueurs du Brabant wallon à Marc Dutroux, la bêtise est humaine, mais quand même... Le monarque, l'ancien, vient de succomber à la mort, laissant le pays dériver sans union nationale. L'univers entier, anxieux, attend impatiemment le successeur. L'attente est longue si longue que le destin exaspéré laisse le divin se charger de tout... Et alors, c'est à partir de là, que... Ça va chier !*

**Le Noir Lombric**

Réservation : 02/538.75.24 ou 0476/67.39.85.

Info presse. Le Monde : *C'est super pour des Belges francophones. Ils ont même pas d'accent.* Le World Tribunes : *Oh Yes!* Libération : *Ah enfin!* Newlook *Superbement habillé. Bravo!* L'Écho de la Bourse : *Même si l'euro est au plus bas, nous sortons de ce spectacle heureux.* Disney Parade : *Va Mickey ta mère si tu rates ce spectacle!*

Histoire(s)  
de l'anarchisme,  
des anarchistes,  
et de leurs foutues idées  
au fil de 150 ans  
du *Libertaire* et  
du *Monde Libertaire*

Volume huit

Les années 50 et 60

**Avec un A**  
**comme dans *Culture***

Éditions du Monde Libertaire (Paris)  
Éditions Alternative Libertaire (Bruxelles)

### SOMMAIRE

- 3 ! Note des éditeurs
- 5 ! **Albert Camus** et la pensée libertaire
- 9 ! **Georges Brassens**, le libertaire
- 13 ! Quelques textes parus  
dans *Le Libertaire*
- 20 ! **Le Groupe Surréaliste**  
(Hongrie, Soleil levant)
- 21 ! Les surréalistes et la révolution sociale
- 23 ! Surréalisme et anarchisme  
Déclaration préalable
- 25 ! **Jacques Prévert**, un poète libertaire
- 29 ! **Léo Ferré** et la *Fédération Anarchiste*
- 35 ! Ils ont voté... et puis après ?
- 37 ! *L'anarchie est la formulation politique du désespoir*
- 43 ! **Boris Vian** (*Le soldat*)
- 44 ! **Armand Gatti**
- 45 ! **Michel Ragon** (Art & contestation)

---

## NOTE DES ÉDITEURS

# Poètes, vos papiers !

Albert Camus participant à des meetings organisés par la CNT et la FA et publiant des articles dans le *Monde Libertaire*... Georges Brassens, permanent-correcteur de la *Fédération Anarchiste*, écrivant dans le journal de la FA (notamment sous le pseudo de Géo Cédille) et chantant à son profit... Léo Ferré écrivant dans *La Rue*, la revue du groupe parisien *Louise Michel*, dans *Le Monde Libertaire* et donnant régulièrement des galas de soutien pour la FA... Le Groupe surréaliste et André Breton alimentant le débat dans les colonnes du journal des anarchistes... Boris Vian publiant un poème dans *Le Monde Libertaire*... Jacques Prévert, Armand Gatti, Michel Ragon... et combien d'autres, dans les années 50 et 60, qui ont tissé des liens de sympathie avec les idées libertaires...

Hors du giron stalinien, dans cette période de l'après deuxième guerre mondiale, un parfum de drapeau noir flottait sur tout ce que comptait le monde intellectuel et artistique de rebelles.

Il flottait, en fait, depuis les origines du mouvement anarchiste - voir à ce propos les suppléments "littéraires" des *Temps Nouveaux* de Jean Grave. Car, il est dans la logique des choses qu'une histoire d'amour se construise dans la durée, entre une conception de l'art soucieuse de conjuguer son engagement politique et social à un autre temps que celui de l'asservissement (voir le "réalisme socialiste"), et une conception de la révolution intransigeante sur la nécessité d'une liberté absolue des Égaux.

Et, il en sera toujours ainsi, parce que l'art est avant tout *rêve* et que les rêves ne supportent *ni dieu ni maître*. Les dieux et les maîtres ne supportant pas plus les rêves. Et parce que *l'âme* de l'anarchisme social est marquée au fer rouge du seul rêve qui vaille : celui de l'aventure d'une recherche permanente d'un absolu de liberté et d'égalité.

**Albert Camus**, compagnon de route des libertaires et Sartre (mais qui se souvient encore de lui ?) troisième couteau des staliniens ; **Gaston Coûté**, chantra des gueux et Aragon bouffon des tsars rouges ; **Brassens** et **Ferré**, poètes de la révolte contre tous les intolérables et Ferrà (il semblerait que les temps aient changé), Lyssenko de la chanson engagée ; **Serge Utgé-Royo** l'anar et Renaud qui appelle à voter Mitterrand ; **Gaüzère**, le Paganini du trait acerbe et Konk l'ex-première page du *Monde* serpillant désormais chez les fachos ; **René Binamé** qui nous rejoue à sa manière (remarquable) les chansons de toujours de l'espérance révolutionnaire et le dernier groupe machin presque à la mode qui demain n'hésitera pas une seconde à troquer les hardes d'une pseudo-révolte contre les habits de paillettes de tous les laquais argentés... l'histoire ne sera jamais assez impitoyable !

Pour l'heure, elle ne semble pourtant pas nous faire de cadeau.

Pour un **Cartier-Bresson** dédicant une de ses photos à l'école libertaire *Bonaventure*, un **Laborit** s'exprimant longuement sur *Radio Libertaire*, un **Tardi** dessinant pour les anars, un **Bernard Lavillier** chantant pour financer la librairie *Publico* ou un **Benoist Rey** offrant les bénéfices de la vente de son livre *Les Égorgeurs* à la librairie *La Plume Noire*... combien d'étoiles filantes du clinquant d'un jour d'une révolte sans lendemain autres que ceux de la thune et des trompettes de la renommée ?

Le show-biz aurait-il phagocyté l'art de ces dernières décennies ?

Johnny aurait-il assassiné Rimbaud ?

Les libertaires de toujours deviendraient-ils des khmers noirs ?

La chorale de la CNT a-t-elle été rebaptisée en chœurs de l'armée rouge ?

Mais qui a jamais nié que l'art pouvait avoir des plumes au cul, des comptes en Suisse et que les anarchistes pouvaient parfois faire dans le psycho-rigide ?

Les **Camus, Brassens, Ferré, Vian, Gatti**, et autres surréalistes dont vous avez l'occasion de découvrir les facettes libertaires dans cette brochure, portent aujourd'hui d'autres noms et s'expriment différemment.

Mais comment pourrait-il en être autrement ?

Les anarchistes et leurs foutues idées ne devraient-ils pas les aider à... pour que... ?

Quelque part, et c'est justice, l'art n'est révolution que quand la révolution est art !

Et, quelquefois, l'art n'est pas, obligatoirement en retard par rapport à la révolution.

De là à dire qu'il est en avance, c'est à l'évidence une affirmation dont les anarchistes ne demandent qu'à être convaincus.

Tant il est vrai que...

Qu'en penses-tu camarade ?

Pour les Éditions du *Monde Libertaire*, Jean-Marc Raynaud

Pour les Éditions *Alternative Libertaire*, Roger Noël dit Babar

---

LE MONDE LIBERTAIRE - ÉTÉ 1996

## Albert Camus et la pensée libertaire

*Groupe Proudhon*

Voilà un sujet d'étude que lycéens et étudiants ont peu de chance de se voir proposer. Quant aux professionnels de la critique, qu'elle soit

littéraire ou philosophique, ce n'est pas sous cet angle qu'ils abordent Camus. On lit Albert Camus mais on le lit souvent mal. Est-ce que sa pensée dérangerait ?

Pour les uns, c'est l'écrivain de l'absurde, pour les autres un moraliste bien pensant dissertant sur la révolte sans souci d'efficacité (critique de gauche pour simplifier) ou un adversaire du communisme (essai de récupération de droite). Ces diverses approches, par leur côté réducteur, sont autant de négations d'une pensée de l'équilibre entre justice et liberté, absurdité et révolte, homme et société, vie et mort.

### **De Bab-el-Oued au prix Nobel**

Rien ne prédisposait Camus à obtenir le prix Nobel de littérature. Né en 1913, dans une famille pauvre, il perd son père en 1916, tué à la bataille de la Marne. Élevé par sa mère qui fait des ménages et ne sait pas lire, il est remarqué par son instituteur qui le présente à l'examen des bourses du secondaire. Bachelier, mais aussi footballeur et membre d'une troupe théâtrale, Camus, atteint de tuberculose, ne peut se présenter à l'agrégation de philosophie.

Qu'importe ! Camus se lance dans l'aventure journalistique avec Pascal Pia. C'est *Alger républicain* où Camus se fait remarquer par des enquêtes qui dénotent sa volonté de justice et son souci de ne pas renier ses origines. Parallèlement, Camus commence à écrire et à publier *L'Envers et l'endroit* en 1937, *Noces* en 1939, *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe* en 1942. Commence alors l'aventure de la résistance dans le réseau de résistance *Combat*. Il fait partie de la rédaction de *Combat* clandestin. À la Libération de Paris en 1944, première diffusion libre du journal *Combat* dont Camus est rédacteur en chef... et qu'il quittera en 1947 quand ce journal perdra sa liberté de parole. Il publie *La Peste* en 1947 et *L'Homme révolté* en 1950.

L'actualité algérienne ne le laisse pas indifférent et comme il avait tenté d'alerter l'opinion métropolitaine lors du soulèvement de Sétif en 1945, il le fait au début de la guerre d'Algérie sans résultat, le processus étant trop avancé. En 1957 l'Académie suédoise lui décerne le prix Nobel. Paraîtrons encore, *La Chute* en 1956, *Réflexions sur la*

*guillotiné* en 1957 avant que Camus ne trouve la mort dans un accident de voiture le 4 janvier 1960. Quarante-sept ans d'une vie bien remplie !

## De l'absurde à la révolte

Le thème de l'absurde est au centre de trois œuvres de Camus : *L'Étranger*, *Caligula* et enfin *Le Mythe de Sisyphe*, essai dont l'ambition est de nous faire réfléchir sur notre condition d'homme. Cette réflexion, devant la découverte de toute raison profonde de vivre, débouche sur le sentiment de l'absurde. Camus pose alors la question du suicide. Mais c'est pour l'écarter, car le suicide n'est pas seulement la constatation de l'absurde, mais son acceptation. Il écarte également la foi religieuse, les métaphysiques de consolation et nous propose la **révolte**, seule capable de donner à l'humanité sa véritable dimension, car elle ne fait dépendre notre condition que d'une lutte sans cesse renouvelée. L'absurde n'est pas supprimé, mais perpétuellement repoussé : *La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir le cœur d'un homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux.*

*L'Homme révolté*, il s'agit là de l'ouvrage majeur de Camus et ce n'est pas un hasard s'il a provoqué tant de remous lors de sa publication. Il ne s'agit pas d'approfondir cette œuvre dans le cadre de cet article, mais simplement d'en dégager quelques éléments essentiels. Après avoir analysé *La révolte métaphysique*, révolte absolue, à travers Sade, Nietzsche, Stirner, les surréalistes, Camus en vient à la suite logique, la révolte historique. De Marx au stalinisme, il met à jours les mécanismes qui transforment la révolution en césarisme. Il met en cause le dogmatisme et le caractère prophétique de la pensée de Marx aggravée par la pensée léniniste qui instaure l'efficacité comme valeur suprême. Tout est prêt pour que la dictature provisoire se prolonge. C'est la terreur rationnelle. La révolution a tué la révolte.

N'y a-t-il pas d'issue pour Camus ? Camus répond sous le titre *La pensée de midi : Les pensées révoltées, celle de la Commune ou du syndicalisme révolutionnaire, n'ont cessé de nier le nihilisme bourgeois comme le socialisme césarien (...) Gouvernement et révolution sont incompatibles en sens direct, car tout gouvernement trouve sa plénitude dans le fait d'exister, accaparant les principes plutôt que de les*

*détruire, tuant les hommes pour assurer la continuité du Césarisme (...)  
Le jour précisément, où la révolution césarienne a triomphé de l'esprit  
syndicaliste et libertaire, la pensée révolutionnaire a perdu, en elle-  
même, un contre-poids dont elle ne peut sans déchoir, se priver.*

Ces quelques citations aux accents proudhoniens, montrent que Camus a choisi sa voie et font comprendre l'accueil hostile réservé à *L'Homme révolté* par les intellectuels de gauche en pleine guerre froide.

Marionnettes du communisme international et volontiers donneur de leçons, ils se déchaînèrent. Peu nombreux, à part les libertaires, furent les défenseurs de Camus à cette occasion.

### **Convergence entre Camus et les libertaires**

On peut multiplier les exemples des interventions de Camus aux côtés des libertaires : dans le procès contre Maurice Laisant, antimilitariste des *Forces libres de la paix*, lors des meetings et manifestations organisés par les libertaires contre les procès et la répression en Espagne, ainsi que contre le socialisme "césarien" des pays de l'Est, contre la répression de Berlin-Est en 1953, celle des émeutes de Poznam en 1956 et celle de Budapest la même année.

Quelques articles d'Albert Camus paraissent dans *Le Libertaire*, puis dans *Le Monde Libertaire*. Il est également très proche des syndicalistes révolutionnaires de la *Révolution prolétarienne* avec qui il fonda *Les groupes de liaison internationale*, pour aider les victimes du stalinisme et du franquisme.

Enfin, quand Louis Lecoin lance en 1958 sa campagne pour l'obtention d'un statut des objecteurs de conscience, Albert Camus participe activement à cette campagne dont il ne pourra malheureusement voir l'aboutissement.

Quand il trouve la mort en janvier 1960, c'est tout naturellement que *Le Monde Libertaire* de février 1960, qui est à l'époque mensuel et paraît sous un format de 40 centimètres sur 60 de quatre pages, lui consacre l'ensemble de sa quatre de couverture avec, entre autres, des articles de Maurice Joyeux, Maurice Laisant, F. Gomez Pelsez et Roger

Grenier. La rédaction du *Monde Libertaire*, quant à elle, signe un article intitulé *Albert Camus ou les chemins difficiles*, ce qui résume bien sa vie et son œuvre.

## **Groupe Proudhon (Besançon)**

---

### Camus et la guerre d'Algérie

Alors qu'une vague d'attentats contre des syndicalistes algériens, revendiqués par le FLN, déferle sur l'Algérie, Albert Camus lance un appel dans la revue la *Révolution prolétarienne* repris par *Le Monde Libertaire* de décembre 1957.

Puisque je m'adresse à des syndicalistes, j'ai une question à leur poser et à me poser. Allons-nous laisser assassiner les meilleurs militants syndicalistes algériens par une organisation qui semble vouloir conquérir, au moyen de l'assassinat, la direction totalitaire du mouvement algérien ? Les cadres algériens, dont l'Algérie de demain, quelle qu'elle soit, ne pourra se passer, sont rarissimes (et nous avons nos responsabilités dans cet état des choses). Mais parmi eux, au premier plan, sont les militants syndicalistes. On les tue les uns après les autres, et à chaque militant qui tombe, l'avenir algérien s'enfonce un peu plus dans la nuit. Il faut le dire au moins et le plus haut possible pour empêcher que l'anticolonialisme devienne la bonne conscience qui justifie tout et d'abord les tueurs.

**Albert Camus**

---

*LE MONDE LIBERTAIRE - FÉVRIER 1960*

**Hommage  
à Albert Camus**

Sartre, Bourdet, Roy, Daniel et quelques autres s'interrogent, inquiets sur la révolte de Camus *qui malgré la lucidité des analyses débouche sur le vide, exaltant finalement la révolte individuelle aux dépens de toutes révolutions...* Rassurons vite ces "bonnes âmes" auxquelles les pages extraites de *L'homme révolté* que nous publions ci-dessous ont certainement échappé. **Le Monde Libertaire**

Quant à savoir si une telle attitude (la défense de l'individu dans la révolution) trouve son expression politique dans le monde contemporain, il est facile d'évoquer, et ceci à titre d'exemple, ce qu'on appelle traditionnellement le syndicalisme révolutionnaire. Ce syndicalisme même n'est-il pas inefficace ? la réponse est simple : c'est lui qui, en un siècle, a prodigieusement amélioré la condition ouvrière depuis la journée de seize heures jusqu'à la semaine de quarante heures. L'empire idéologique, lui, a fait revenir le socialisme en arrière et détruit la plupart des conquêtes du syndicalisme. C'est que le syndicalisme partait de la base concrète, la profession qui est à l'ordre économique ce que la commune est à l'ordre politique, la cellule vivante sur la quelle l'organisme s'édifie tandis que la révolution césarienne part de la doctrine et y fait rentrer de force le réel. Le syndicalisme comme la commune est la négation au profit du réel du centralisme bureaucratique et abstrait. La révolution du XXe siècle, au contraire, prétend s'appuyer sur l'économie ; mais elle est d'abord une politique et une idéologie. Elle ne peut, par fonction, éviter la terreur et la violence faite au réel. Malgré ses prétentions, elle part de l'absolu pour modeler la réalité. La révolte inversement s'appuie sur le réel pour s'acheminer dans un combat perpétuel vers la vérité. La première tente de s'accomplir de haut en bas, la seconde de bas en haut. Loin d'être un romantisme, la révolte au contraire prend le parti du vrai réalisme. Si elle veut une révolution, elle la veut en faveur de la vie, non contre elle. C'est pourquoi elle s'appuie d'abord sur les réalités les plus concrètes, la profession, le village, où transparaissent l'Être, le cœur vivant des choses et des hommes. La politique pour elle doit se soumettre à ces vérités. Pour finir, lorsqu'elle fait avancer l'histoire et soulage la douleur des hommes, elle le fait sans terreur, sinon sans violence et dans les conditions politiques les plus différentes.

Mais, cet exemple va plus loin qu'il ne paraît. Le jour précisément où la révolution césarienne a triomphé de l'esprit syndicaliste et libertaire, la pensée révolutionnaire a perdu en elle-même un contrepoids dont elle ne peut, sans déchoir, se priver. Ce contrepoids, cet esprit qui mesure la vie, est celui-là même qui anime la longue tradition de ce qu'on peut appeler la pensée solaire où, pour les Grecs, la nature a toujours été équilibrée au devenir. L'histoire de la Première internationale, où le socialisme allemand lutte sans arrêt contre la pensée libertaire des Français, des Espagnols et des Italiens, est l'histoire des luttes entre l'idéologie allemande et l'esprit méditerranéen.

**Albert Camus** - *L'homme révolté*

---

*LE MONDE LIBERTAIRE - MAI 1998*

## **Brassens, le libertaire**

*Henri Bouyé*

C'est au début de l'été 1946 que Brassens eut ses premiers contacts avec les anarchistes. *Le Libertaire*, journal hebdomadaire de la *Fédération Anarchiste*, qui tirait alors à cent mille exemplaires, était largement diffusé par Transport Presse, vendu à la criée, avait place à l'étal des kiosques à journaux et dans les librairies. J'étais alors secrétaire général de la *Fédération Anarchiste* et co-responsable à la rédaction de son journal.

Un beau jour, me trouvant à mon travail, avenue de la République (Paris), je vois arriver un grand gaillard moustachu, un tantinet débraillé, chevelure abondante et négligée, au regard quelque peu inquiet et indéchiffrable mais cependant non avare d'un sourire plein de sous-entendus. Il attaqua ainsi : *C'est toi Bouyé ? Je viens du siège du Libertaire (145 Quai de Valmy) pour un entretien au sujet d'un article, et tes copains, après m'avoir donné ton adresse, m'ont dit : "Pour ça, va voir Bouyé".* Après cette brève entrée en matière : *Dis donc, c'est formidable que vous ayez eu le culot de publier mon article. Je vous l'ai*

*envoyé, mais sans grand espoir qu'il soit imprimé, vu son contenu vachement anti-flic. Vous, au moins les anarchistes, vous ne vous dégonflez pas!* Et il ajouta, mi-sérieux, mi-plaisantin : *Parce que, tu sais, moi je suis un peu fou - on me l'a déjà dit. Si tu me regardes bien dans les yeux, tu t'en rendras compte, ça se voit. Donc, qu'on ne me publie pas, c'est ça qui serait normal.*

### **Son engagement militant**

Après un coup d'œil sur le journal, quelques réflexions sur l'actualité, le courant étant bien passé, la cause était entendue. Nous étions amis. Et sous réserve de l'accord de mes co-responsables, il acceptait l'idée d'une collaboration occasionnelle ou suivie à la rédaction du journal. Et c'est ainsi que, durant un temps, nous en vînmes à nous voir presque quotidiennement. Il devint d'ailleurs membre, puis secrétaire du groupe anarchiste de Paris XV, où il rencontra cet autre poète qu'était Armand Robin, forte personnalité s'il en fut, qu'il amena chez moi (ce dernier, polyglotte, était alors traducteur, pour le général de Gaulle, des émissions radio du Moyen-Orient et de l'Extrême-Orient).

Brassens vivait alors une période de flânerie. Faute de pouvoir se payer un billet de métro, il n'était pas rare qu'il fasse à pied le chemin le séparant de mon travail, avenue de la République, lui venant de l'impasse Florimont où il habitait avec *Jeanne* et *L'Auvergnat*, qui l'avaient accueilli. S'il venait dans la matinée, il prenait à ma table son repas de midi, au grand plaisir de ceux qui pouvaient également s'y trouver, sa conversation et son sens de l'humour y étant appréciés. Alors que je goûtais peu le cinéma, il m'y entraîna souvent, pour y voir des films qu'il jugeait "bons". Et lui m'accompagnait fréquemment aux concerts (Pasdeloup, Champs Élysées, Châtelet, etc.) du samedi soir ou du dimanche après-midi.

Lecteur infatigable, sélectif et exigeant, amoureux des textes bien écrits, il se destinait à la littérature - ce dont il m'entretînt souvent. Georges était un grand ennemi de l'effort musculaire. Point question de le dépanner en lui trouvant un travail manuel ou simplement contraignant. Et lorsque par relation, il put entrer comme employé dans un bureau de perception, vite rebuté par un travail qu'il trouvait

stupide, au bout de trois jours, il renonça. Et Jeanne, la brave, de lui dire : *Ça fait rien, t'inquiète pas pour si peu. Moi je savais bien que tu ne tiendrais pas, tu n'es pas fais pour ça* (et comme elle avait raison !) Il avait écrit - et écrivait - des poèmes, qu'il me donnait à lire, mais bien qu'il eût dans la tête des airs grâce auxquels la richesse de leur contenu ne pouvait échapper à personne, aucun de ceux-ci n'était conforté par une partition, une musique écrite. Dans son esprit, les poèmes qu'il avait écrits, tout en étant un moyen d'exprimer comment il percevait les choses et les êtres, pouvaient être en même temps un moyen de gagner - fût-ce modestement - sa subsistance, en lui laissant assez de temps pour écrire afin de pouvoir se consacrer principalement à la littérature (le succès énorme qu'il a connu plus tard l'accapara au point de ne pas lui en laisser le temps). Il ne cessait (dans cette optique) de s'appliquer à se perfectionner dans le maniement de la langue française, et j'ai encore des livres, annotés par lui, d'auteurs qu'il affectionnait non pour leurs idées ou l'intérêt de leurs récits mais simplement pour la perfection de leur écriture. Ce que ses biographes n'ont, à ma connaissance, jamais mentionné, peut-être ne s'en était-il pas ouvert auprès d'eux.

### **Un succès mérité**

À cette époque, Jacques Grello, vieille connaissance à moi, chansonnier libertaire plein d'esprit, de finesse et de gentillesse, fort apprécié du public et bien implanté dans son milieu professionnel, passait souvent me voir (il habitait rue des Bleuets, tout près de mon travail). Je lui parlais de l'ami Brassens, qui malgré ses mérites et les espoirs que justifiaient son savoir et ses capacités, avait du mal à percer, à se faire connaître. Rendez-vous fut pris entre nous trois. Après lecture et audition de plusieurs de ses poèmes, Grello, enthousiaste, lui prêta sa guitare pour qu'il s'entraîne à en jouer et s'habitue à s'accompagner lui-même en public. Introduit par Jacques Grello, il se produisit sur scène mais un long moment sans succès, au grand désespoir de l'entourage qui le soutenait. Jusqu'au jour où, à Montmartre, il trouva une *rampe de lancement* au cabaret de Patachou, qui avait su déceler en lui une valeur certaine promise à un bel avenir. On sait la suite : succès grandissant et rapidement retentissant, répercuté et amplifié par les

médias. Le lendemain de son premier passage à l'Olympia, le très sérieux *Figaro*, journal pourtant peu suspect de sympathie débordante pour les anarchistes, applaudissait à la poésie, au langage, et même au non-conformisme du *Troubadour anarchiste*.

Accaparé alors par des relations et suggestions liées à sa réussite, il allait de soi que nous nous voyions de moins en moins. Mais bien avant cela, après que j'eus démissionné de mes fonctions de responsable au cœur de la *Fédération Anarchiste* (au congrès de Dijon fin 1946), nous continuâmes à nous voir fréquemment. Lorsqu'il se produisait chez Patachou, mon travail se situant à l'angle des rues de l'École Polytechnique et Valette, il y venait à vélo car, m'expliquait-il, (ce n'était pas encore l'aisance) travaillant de nuit, cela lui permettait d'économiser le prix de son trajet quotidien en taxi - au tarif de nuit.

À une autre période où c'était moi qui travaillais de nuit, il venait fréquemment me voir à mon domicile rue Hippolyte Maindron (dans le XIVe), souvent en compagnie de celle qu'il appelait Puppchen, jeune femme fort sympathique, discrète et timide, fluette et même fragile d'aspect. Elle lui était extrêmement attachée, ce qu'il lui rendait largement et ne s'en cachait pas.

Après son passage à l'Olympia, l'aisance financière étant devenue pour lui un fait accompli, il n'était pas rare que des gens viennent frapper à sa porte pour le taper. Jeanne m'en signala quelques cas. En voici un pour l'exemple : une jeune fille lui ayant écrit qu'elle se trouvait dans un tel dénuement qu'elle ne voyait pas d'autre moyen pour en finir que de se suicider s'il ne lui "prêtait" pas trois mille francs. Elle vint et effectivement, elle repartit avec en poche ce qu'elle avait demandé. Et Jeanne d'ajouter : *À chaque fois, ça marche!* Et bien mal inspiré serait celui qui oserait insinuer que le geste de Georges n'était pas dénué d'arrière-pensée libertine. Ce n'était pas son genre... À un sens profond de l'amitié s'ajoutait chez lui un cœur généreux et une grande sensibilité à la vue d'une détresse qui le rendait mal à l'aise (lui aussi était passé par là, il savait s'en souvenir).

Sa réussite, ses succès, ne l'avaient rendu ni distant, ni immodeste, ni insensible. Sa fréquentation du monde de la scène et de l'écran (partie

intégrante de son activité professionnelle) ne l'avait pas transformé. La sophistication, le cabotinage et la fausse politesse n'eurent sur lui aucune emprise.

Dans ce milieu, il sut - ce qui n'est pas monnaie courante - demeurer lui-même. Il ne joua jamais l'"anar" avec ostentation. Rappeler cela, c'est le plus bel hommage que l'on puisse lui rendre. Là encore (comme dans ses chansons), c'est une preuve qu'au fond (et n'en déplaît à ceux de ses "biographes" qui ont pudiquement usé du bémol pour escamoter son passage chez les libertaires), c'est chez les anars qu'il vécut ses débuts de carrière qui furent comme un prélude à une réussite bien méritée.

**Henri Bouyé**

---

*LE MONDE LIBERTAIRE*

## **Georges Brassens dans Le Libertaire**

*Durant deux ans, entre 1946 et 1947,  
Georges Brassens écrit une vingtaine  
de chroniques qu'il signe, le plus souvent,  
éo Cédille. Extraits.*

*Le Libertaire, 20 septembre 1946*

### **VILAINS PROPOS SUR LA MARÉCHAUSSÉE**

On peut l'avancer hardiment : les gendarmes ne jouissent pas d'une réputation superfine.

Il court sur eux des tas de mauvais bruits.

Rigoureusement fidèle à sa rosserie bien connue, la rumeur publique ne cesse de leur imputer les défauts les moins sympathiques, de leur prêter mille compromissions, de leur décocher des brocards douloureux.

Par exemple, elle leur reproche de se compromettre en la compagnie de gens de sac et de corde, de détrousseurs de poulaillers, d'étrangleurs de vieilles personnes, etc., etc.

Elle leur reproche de passer leur vie en prison, de détenir des pistolets, d'avoir souvent des chaînes au poignet, etc., etc.

La rumeur publique y va fort et la probité la plus élémentaire nous oblige à désapprouver vivement de semblables outrances, car les gendarmes sont utiles !

Qui donc, sans eux, flanquerait des contraventions aux chasseurs sans permis, aux automobilistes en défaut ?

Qui donc s'occuperait, en temps de guerre, des individus auxquels leurs principes interdisent sévèrement l'usage des armes à feu ?

Qui donc passerait à tabac les vieux poivrots et les vieux vagabonds ?

Et que ferait-on des casernes de gendarmerie ? On ne pourrait tout de même pas les abandonner à des manants dépourvus de maison !

Oui, les gendarmes sont utiles qu'en conséquence, la rumeur publique cesse de colporter de pareilles fadaïses le temps n'est plus à la plaisanterie.

Cependant, il est un point sur lequel nous tombons d'accord avec la susdite rumeur.

Lorsqu'elle prétend que, pour faire son chemin dans la profession de Pandore, point n'est besoin d'avoir à sa disposition un intellect perfectionné.

En effet, cette respectable corporation regorge de braves passants entretenant des relations étroites, constantes et manifestes avec la bêtise la plus sordide...

C'est, certes, son droit le plus strict.

Nul ne saurait déceimment tenir rigueur à des gendarmes de leur tendance à vouloir vivre en bonne intelligence avec la bêtise...

Mais, malgré tout, *ce genre particulier de fraternisation* a des bornes qu'il convient de ne point outrepasser sous peine de grave accident...

C'est pourtant, hélas ! ce qu'a commis aux environs d'Arras, le 13 septembre, un gendarme nommé Casier. Il fouillait *dans une* boîte à ordures. (Prière de ne pas céder docilement à la violente envie de penser qu'il se croyait en face d'un miroir.)

Il fouillait dans une boîte à ordures quand, soudain, un spasme de balourdise l'amena à prendre follement un détonateur pour une résistance de T.S.F.

Or, comme on ne l'ignore pas, les détonateurs ont horreur d'être pris pour des résistances, fussent-elles de T.S.F., et lorsque celui dont il est question eut la conviction que le gendarme nourrissait le scandaleux dessein de lui faire remplir une mission autre que celle pour laquelle il était créé, le détonateur fit ce que vous auriez fait à sa place : il détona, ce qui eut pour effet de rendre nécessaire le transport du gendarme à l'hôpital d'Arras...

Quant au malheureux poste récepteur, il est dans un état si grave que les spécialistes, appelés immédiatement à son chevet, ont désespéré de le sauver de la mort.

**Géo CÉDILLE**

*Le Libertaire*, 27 septembre 1946

## **LE HASARD S'ATTAQUE A LA POLICE**

Si le hasard n'est pas encore la divinité officiellement reconnue par les doctrines anarchistes, il n'en est pas moins le seul système logique admis par les quelques hommes de bon sens que préoccupe le grave problème de l'intervention supérieure.

C'est là une de ces vérités premières avec lesquelles on ne badine pas.

Bien mieux. C'est une vérité première dont tout un chacun doit se pénétrer s'il veut comprendre la ferveur de la foi qui anime certains individus en face des miraculeuses manifestations de ce Dieu : le hasard.

Principes et constatations sont posés. Et maintenant, je vous le demande un peu, pourquoi ce dieu qui s'appelle le hasard ne ferait-il pas aussi bien les choses que le Dieu des catholiques, le dénommé Jésus-Christ. S'il ne les fait pas aussi bien, il faudra lui rendre cette justice qu'il ne les fait pas plus mal.

Car, soit dit en passant, les zéloteurs de la religion catholique sont bien obligés d'imputer à leur fétiche tout puissant, Jésus-Christ, la conception et la réalisation des sanguinaires mise en scène que sont les guerres mondiales.

Obligés de lui reconnaître une intervention personnelle dans les catastrophes ferroviaires et autres fariboles qui ne constituent pour lui que les plus inoffensifs et dilettants passe-temps.

Contraints enfin de l'inculper de complicité bienveillante dans la corruption, la vénalité et la pourriture des individus et des temps.

Le revers de la médaille... quoi... Et bien, cette semaine, ce dieu, le hasard, que nous avons du moins l'indulgence de considérer comme irresponsable, nous a donné l'occasion de nous réjouir.

Un pandore a été écrasé. Et par inadvertance encore.

À la satisfaction que nous procure le fait, s'ajoute le plaisir causé par les circonstances. En effet, qui ne verrait dans cette inadvertance la magistrale et pour une fois heureuse intervention du hasard.

C'est à la plume d'un rédacteur de *l'Aurore* que nous devons la bonne nouvelle. Il ne s'en doutait pas le malheureux.

Ce spirituel personnage nous apprend qu'un cycliste surpris par le sifflet d'un gendarme, perd le contrôle de sa machine et tue le représentant de l'autorité. Bien sûr, le hasard a fait le modeste.

Il s'est contenté de peu. Un flic n'est qu'un flic, si abject soit-il... Et nous n'ignorons pas qu'en dépit de son trépas des milliers d'autres flics continuent malheureusement à vivre et à empuantir le pauvre monde.

Pourtant, nous ne négligeons pas les petites satisfactions. Et si pour notre part, nous rêvons de gigantesques écrasements de légions de policiers par des légions de cyclistes, nous ne pouvons tout de même que nous réjouir de l'événement qui nous vaut la disparition d'un membre de la police.

C'est un début. Notre dieu, le hasard, à l'instar du fétiche Jésus-Christ, ne se satisfait pas de prières. Aussi nous bornerons-nous à formuler l'espoir d'une heureuse continuation, après avoir applaudi à cette première initiative.

Comment ! diront les honnêtes gens, cette fois c'en est trop ! Les voyous du *Libertaire* osent se réjouir ouvertement de la mort d'un individu et souhaiter encore la mort d'autres individus ! Voilà qui dépasse les bornes du cynisme ; atteint au pinacle de la monstruosité.

Nous pourrions objecter fort justement qu'un flic n'est pas un individu.

Mais afin de prouver que nous ne sommes ni des monstres ni des cyniques, afin de prouver que nous n'en voulons pas à la vie d'autrui, quand cette vie serait celle d'un flic, afin de prouver en un mot que nous avons un idéal humanitaire, nous nous contenterons de leur répondre que nous ne nous réjouissons qu'en apparence.

Qu'au fond nous déplorons la fin malheureuse d'un homme, quel qu'il soit, car peut-être celui-ci était-il trop bête pour faire autre chose qu'un gendarme et par conséquent irresponsable de sa bêtise.

Qu'au fond nous plaignons la veuve et les enfants qu'il laisse peut-être et qui sont également irresponsables de la position conjugale ou paternelle.

Qu'au fond, tout cela est bien triste et que nous maudissons le hasard... oui.

Mais que diable ! pourquoi les gendarmes ont-ils des sifflets et pourquoi y a-t-il des gendarmes !...

**G. C.**

*Le Libertaine*, 4 octobre 1946

## **AU SUJET DE LA BOMBE ATOMIQUE**

### **Suggestions à un général américain**

L'on savait par cœur que les militaires de carrière étaient à couteaux tirés avec l'intelligence la plus élémentaire.

L'on ne savait pas moins qu'ils ne laissaient jamais échapper l'occasion de lui faire son affaire de la manière la plus inhumaine ; la plus sauvage.

C'est une vieille tradition dans cette corporation d'assassins patentés et considérés...

Il convient de reconnaître impartialement que ses membres s'y soumettent avec force de docilité (sic).

Dès qu'un individu pose le pied dans une caserne, se produit le même phénomène que dans un commissariat. (Il devient complètement idiot, s'il ne l'était pas auparavant...).

Au reste, opposerait-il la moindre résistance à cette œuvre de crétinisation qu'il ne tarderait pas à se voir intimer l'ordre de jeter son intelligence à la poubelle ou de redevenir un vulgaire, un ignoble civil.

C'est donc une affaire réglée : les militaires de carrière sont affligés d'un crétinisme hyperbolique.

Cependant on n'aurait jamais cru qu'ils fussent capables de se conduire à l'instar du général américain dénommé Kepner.

Ce cuistre qui assista aux opérations de Bikini en qualité d'adjoint au commandant des susdites opérations, trouvant que la bombe atomique

n'avait pas donné de résultats assez concluants sur ses possibilités de destruction en cas de guerre vient de proposer à son gouvernement l'édification d'une grande ville moderne sur laquelle on pourrait expérimenter à loisir l'efficacité d'un nouvel engin de mort.

Édifier une ville nouvelle.

Quel raffinement dans la stupidité.

Mais bon sang général Kepner, à quoi bon se casser la tête, à quoi bon engloutir des milliards dans la construction de maisons modernes alors qu'il se trouve encore sur le sol de l'Europe caduque des villes que la guerre n'a même pas daigné effleurer !

Cette ville persuadez-vous en bien, se réjouirait d'un pareil honneur.

De plus, vous feriez d'une pierre deux coups en constatant les effets de l'uranium sur ses habitants.

Veillez donc prendre bonne note de cette audacieuse suggestion, faites-la admettre à votre gouvernement et lancez au vieux Continent un appel conçu à peu près dans ces termes : *On demande une ville volontaire pour servir de cobaye à la technique américaine.*

Vous verrez affluer les candidatures.

Il y a encore tellement de héros ici bas. Tellement d'êtres humains disposés à se sacrifier pour le bien de l'humanité.

À mourir pour que le monde vive.

**G. C.**

*Le Libertaire*, 18 octobre 1946

## **ARAGON A-T-IL CAMBRIOLÉ L'ÉGLISE DE BON-SECOURS ?**

C'est arrivé à Rouen ou, plus précisément à Blainville-Bon-Secours, petite commune des environs de Rouen.

Trouvant que les calices en or et en argent massif ainsi que les colliers de pierres précieuses n'étaient pas nécessaires à la pratique du culte de la religion de Jésus-Christ - lequel comme chacun sait préconisait la pauvreté - des inconnus se sont amusés à fracturer les portes de la basilique de Bon-Secours et à rafler les susdits précieux objets.

Jusque-là, rien d'extraordinaire, rien d'alarmant.

Des individus s'aperçoivent que dans une église dorment, inutiles, des valeurs susceptibles de leur accorder le pouvoir d'achat qui leur fait défaut.

Ils s'en emparent. C'est normal, c'est légitime. Il faudrait être détraqué pour trouver à redire à cela.

Mais où l'affaire se corse, c'est lorsque des policiers amateurs (il y en a plus qu'on ne pense), s'avisent d'établir une corrélation entre ce "vol" et celui commis en 1927 par le poète Louis Aragon au préjudice de l'église de Melun et de signaler ce dernier à l'attention des enquêteurs.

Grossière, fâcheuse méprise à la vérité. Aragon est absolument incapable d'accomplir aujourd'hui un acte aussi noble, aussi grand. Entièrement soumis à la force capitaliste, il ne voudrait pour rien au monde la frustrer du moindre centime. Et d'ailleurs, lui, quand il volait, ce n'était pas dans un dessein de lucre, il volait pour voler, tout simplement.

C'était du beau lyrisme, nous en convenons.

Mais de là à oser lui faire endosser l'honneur de la paternité du cambriolage glorieux de la basilique de Bon-Secours, il y a du chemin. C'est à notre avis pousser un peu loin l'inconscience. Aragon n'a pas besoin de voler.

**G.C.**

*Le Libertaire*, 8 novembre 1946

**LES GRANDES RÉSISTANCES**

## **Mais oui, mon capitaine**

Quatre longues années durant, du micro de la B.B.C. un misérable laideron du nom de Maurice Schumann déversa dans le cœur de ses compatriotes des ferments de haine féroce contre les oppresseurs nazis.

Quatre longues années durant, cette charogne abominable menaça de sanctions divines et humaines les Français qui suivraient le drapeau de Hitler, voire ceux qui ne tenteraient rien contre lui.

Quatre longues années durant, cet indécrottable pouilleux dont la vue seule éloignerait les plus sordides porcs du monde détermina par ses paroles un grand nombre de braves types à s'opposer à la brute fasciste et à se résoudre à périr.

Non pour l'idée de liberté, ce qui eût été magnifique, mais pour l'ordre-idée de patrie, pour que quelques crachats, en mal de despotisme, quelques minables galonnés dont le fameux échec du mois de juin 40 exacerbait la vanité puissent venir cultiver leur gangrène dans l'épave du quai d'Orsay.

Quatre longues années durant, confortablement installée dans un fauteuil de l'émetteur de Londres, cette créature fétide, de connivence avec la mort, sema des tombes à tous vents et fut la cause que des malheureux rendirent l'âme en célébrant cette putain de *Marseillaise*.

Mères, pères, enfants, compagnes de ces pauvres garçons balayés par les balles, vous toutes et vous tous dont un être chéri repose à présent sous la terre, réveillez-vous, remuez-vous, allez trouver cette ignoble canaille, allez lui demander des comptes pour ses manœuvres frauduleuses ; allez lui crier à la face qu'il n'est qu'un escroc dégoûtant.

Quatre longues années durant, il a fait des milliers de dupes ; il a *persuadé des hommes généreux qu'ils se battaient pour quelque chose*, alors qu'ils se battaient pour rien, puisque c'était pour la patrie ; puisque la liberté n'est pas née de leur mort ; puisque deux ans après le départ des nazis l'on peut *mourir encore et de faim et de froid*.

Les héros de la Résistance ont lutté pour changer de maîtres et de chaînes et non pour supprimer les maîtres et les chaînes.

Ils ont lutté pour que Schumann et ses complices puissent poser leurs sales fesses sur les bancs du Palais Bourbon.

Ils ont lutté et ils sont morts.

Alors, afin de les "venger" le leader du M.R.P. a persisté comme du temps de Londres, à vomir son venin sur les gens d'Allemagne, à leur imputer tous ses crimes.

Le comble de l'ignominie.

Capitaine Schumann, vous êtes un fumiste.

Par vos harangues captieuses, vous avez dupé vos semblables, vous les avez trompés sur les desseins réels que nourrissaient à leur égard les quelques charlatans de Londres.

Vous êtes un usurpateur.

Votre éloignement du champ de bataille vous interdisait l'initiative d'inciter le peuple de France à la révolte, de vous prétendre résistant.

Vous êtes un capitulard.

Au moment d'être bombardé sur le sol de la "douce France" pour aider vos compatriotes, au moment de vous trouver en face de vos ennemis, vous avez reculé, vous avez cédé à la peur : soudainement, devant le vide qui vous attendait, vous vous êtes souvenu d'une vieille blessure et avez préféré retourner *in England*.

Dans le langage militaire, cela s'appelle désertion en présence de l'ennemi, et relève du Conseil de guerre.

Si vous aviez servi dans l'armée allemande (hypothèse plausible certes, ne vous nommez-vous pas Schumann ?) et adopté dans un semblable cas, l'attitude qui vous attire les avanies du colonel Passy, une ordure de votre espèce, tout laisse supposer que vous eussiez été précipité hors

de l'avion à grands coups de bottes dans le derrière ou exécuté sur-le-champ. Alors votre charogne infecte, au lieu d'empuantir le monde serait allée dans les campagnes remplir le rôle d'un engrais.

Reste à savoir si les agriculteurs auraient *admis sans* protester que la dépouille putréfiée de l'horrible et puant Schumann s'élevât au rang du fumier.

**Géo CÉDILLE**

*Le Libertaire, 6 septembre 1946*

## **LE CHEMIN DU CALVAIRE**

Toutes les personnalités notoires ont leurs porte-paroles... Thorez et ses apôtres ont *L'Humanité, Front National, L'Avant-Garde, Ce Soir*, etc... Blum a le *Populaire, Jeunesse, Libé-Soir*, etc... Francisque Gay a l'*Aube, Forces Nouvelles*. Herriot a l'*Aurore*...

Il serait anormal que Dieu n'ait pas les siens... Il les a d'ailleurs, tranquillisez-vous. Ce sont *Temps présent, Témoignage Chrétien, La Croix*, etc... *La Croix!* Tout un poème avec son seul nom. Un journal très intéressant que nous ne saurions trop recommander à ceux qui souffrent de coliques... Un journal qui, avec une vaillance louable défend le point de vue de Dieu... C'est son droit strict... Chacun défend le point de vue qui lui semble le mieux placé...

Seulement, quelquefois *La Croix* exagère ; quelquefois, *La Croix* comble la mesure. Dans son numéro du dimanche 1er septembre par exemple. Non seulement elle comble la mesure mais encore elle cherre dans les bégonias, mais bien mieux, elle s'oublie dans la colle. Ce qui pour une croix n'est pas très convenable, croyons-nous... Elle commet l'inadvertance de reproduire la photographie d'un bon papa en train d'initier son rejeton au maniement d'une arme à feu. En vue de l'ouverture de la chasse... Cette photo produit un effet des plus réussis à quelques colonnes (cinq exactement) du pauvre Christ suspendu à son crucifix. Du pauvre Christ lequel, quelque temps avant l'accident qui devait le conduire là, disait à ses disciples : *Vous ne tuerez point*. Disait

encore, et cela au cours du Sermon sur la montagne, que les oiseaux du ciel étaient nourris par le Père Céleste. Voilà maintenant que *La Croix* incite ses lecteurs à tuer les oiseaux engraisés par le Tout-Puissant...

C'est assez paradoxal, convenons-en...

Il est vrai que ce même Jésus, sur le lac Génézareth, monta dans la barque de Saint-Simon et, grâce à la vertu magique qu'il tenait de son père, pêcha force de (sic) beaux poissons...

Tellement, dit la sainte histoire, que la barque menaçait dangereusement de couler...

Alors, puisque Jésus de Nazareth autorisait la pêche, il n'y a pas de raison qu'il défende la chasse... Le résultat est le même si les moyens diffèrent...

Il y a mort d'animaux...

C'est pourquoi, les honorables Chrétiens qui lisent le journal *La Croix* peuvent se livrer sans remords aux voluptés cynégétiques et descendre joyeusement les oisillons qui écrivent au ciel des paroles miraculeuses.

Ils n'encourront ni l'excommunication papale, ni la damnation éternelle...

Qu'ils fassent néanmoins attention de ne pas tirer trop, trop haut...

Car ils risqueraient, ce faisant, de flanquer quelques plombs dans l'aile ou... le derrière du roi du ciel et de la terre...

Et le susdit alors, qui sait, serait peut-être tenté de monter sur ses grands chevaux et de clouer *La Croix* au pilori...

Ce qui serait vraiment dommage...

# Hongrie, Soleil levant

*Le Groupe surréaliste*

La presse mondiale dispose de spécialistes pour tirer les conclusions politiques des récents événements et commenter la situation administrative par quoi l'ONU ne manquera pas de sanctionner la défaite du peuple hongrois. Quant à nous, il nous appartient de proclamer que Thermidor, Juin 1848, mai 1871, août 1936, janvier 1937 et mars 1938 à Moscou, avril 1939 en Espagne et novembre 1956 à Budapest, alimentent le même fleuve de sang qui sans équivoque possible, divise le monde en maîtres et en esclaves. La ruse suprême de l'époque moderne, c'est que les assassins d'aujourd'hui ont assimilé le rythme de l'histoire et que c'est désormais au nom de la démocratie et du socialisme que la mort policière fonctionne, en Algérie comme en Hongrie.

Il y a exactement 39 ans, l'impérialisme franco-britannique (qui vient de donner sa mesure en Égypte, selon ses techniques les plus éprouvées) tentait d'accréditer sa ver-sion intéressée de la révolution bolchévique, faisant de Lénine un agent du Kaiser ; le même argument est utilisé aujourd'hui par les prétendus disciples de Lénine contre les insurgés hongrois, confondus, dans leur ensemble, avec les quelques éléments fascistes qui ont dû, inévitablement, s'immiscer parmi eux. Mais en période d'insurrection, le jugement moral est pragmatique : les fascistes sont ceux qui tirent sur le peuple, aucune idéologie ne tient devant cette infamie. C'est Gallibet lui-même qui revient sans scrupule et sans honte, dans un tank à étoile rouge.

Seuls de tous les dirigeants "communistes" mondiaux Maurice Thorez et sa bande poursuivent cyniquement leur carrière de gâtions de ce Guépéou qui a décidément la peau si dure qu'il survit à la charogne de Staline.

La défaite du peuple hongrois est celle du prolétariat mondial. Quel que soit le tour nationaliste qu'ont dû prendre la résistance polonaise et la révolution hongroise, il s'agit d'un aspect circonstanciel, déterminé avant tout par les pressions colossales et forcenées de l'État ultra-

nationaliste qu'est la Russie. Le principe internationaliste de la révolution prolétarienne n'est pas en cause. La classe ouvrière avait été saignée à blanc, dans sa totalité en 1871, par les Versaillais de France. À Budapest, face aux Versaillais de Moscou, la jeunesse - par delà tout espoir rebelle au dressage stalinien - lui a prodigué un sang qui ne peut manquer de prescrire son cours propre à la transformation du Monde.

### **Le Groupe surréaliste**

Anne Bédouin ; Robert Benayoun ; Adrien Dax ; André Breton, Yves Ellequet, Charles Flamant ; Louis Janover ; Jean-Jacques Lebel ; Georges Goldfayn ; José Pierre ; Nora Mitrani ; Gérard Legrand ; André Pieyre de Mandiargues ; Benjamin Perret ; Bernard Roger ; Jacques Sautes ; Jacques Senelier ; Jean-Claude Silbermann ; Jean Schuster.

---

*LE MONDE LIBERTAIRE  
NOVEMBRE 1966*

## **Les surréalistes et la révolution sociale**

*Jean Rollin*

*André Breton est mort. Aragon est vivant... C'est un double malheur pour la pensée honnête (Une du Monde Libertaire paru en novembre 1966)*

*Silence ! il n'est pas de solution hors de l'amour (André Breton, avril 1929)*

Pour ceux, qui à notre époque, abordent pour la première fois le surréalisme sans connaître les créateurs du mouvement, sans les avoir jamais rencontrés, la première sensation ressentie est celle du rire.

Un rire qui est celui que l'on ressent devant une évidence telle que l'on se trouve confondu de ne l'avoir pas reconnue plus tôt. Pareille à la Lettre volée de Poë, l'innocence première du surréalisme sera sa propre barrière vis-à-vis des gens sérieux et des chercheurs. Car, lorsque l'on connaît cette évidence là, il n'est plus besoin de fouiller dans l'enchevêtrement des moyens d'expression pour créer. Cette innocence, innocence sans laquelle il ne saurait y avoir d'appréhension affective de l'œuvre d'art et qui nous quitte au soupçon d'un piège (La clé des champs), est pour Breton et ses amis le synonyme de l'amour. C'est cette passionnante ouverture à pleins bras sur la vie, cette croyance en l'Homme et en lui seul, débarrassé de toute obligation extérieure, qui permit au surréalisme de changer complètement la vie.

C'est une terre ferme, aujourd'hui plus que jamais, mais avec ce qu'il faut d'insolence pour ridiculiser l'intellectualisme. Aucune compromission n'étonne aujourd'hui. Que ce soient les douteuses déclarations d'un Steinbeck, face au Viêt-nam, les faux fuyants d'un Camus envers l'Algérie ou la "destinée" d'un Malraux, de l'Espagne au Gaullisme. Rien n'a plus d'importance, car on sait que jamais le surréalisme ne trahira, que la signature de Breton au bas d'un manifeste sera toujours garante de sécurité intellectuelle, un gage de pureté.

Breton et ses amis apparaissent, vis-à-vis de qui ne les connaît pas personnellement, comme ceux qui peuvent se permettre de rire, parce que jamais l'ombre d'une compromission n'a pu leur être reprochée. L'intransigeance qu'on leur reproche habituellement fait maintenant figure de vigilance visant à conserver intact un des seuls mouvements totalement propres de notre époque.

La lutte incessante pour la culture, qui fut celle de Breton, devait amener le mouvement à se placer au-dessus de toute critique, chaque prise de position en face de telle ou telle œuvre, ou mouvement, ou tentative, faisant alors jugement indiscutable et sans réplique. Il est impossible de ne pas être surréaliste à un moment ou à un autre, si l'on se réclame de la révolte et de la remise en question de tous les systèmes sociaux existants.

Breton écrit dans *La claire tour* : *Où le surréalisme s'est pour la première fois reconnu, bien avant de se définir à lui-même et quand il n'était encore qu'association libre entre individus rejetant spontanément et en bloc les contraintes sociales et morales de leur temps, c'est dans le miroir noir de l'anarchisme. Anarchie ! ô porteuse de flambeaux !*

Qu'ils s'appellent non plus Tailhade, mais Baudelaire, Rimbaud, Jarry, que tous nos jeunes camarades libertaires devraient connaître comme tous ils devraient connaître Sade, Lautréamont, le Schwob des *Paroles de Monelle*.

Pourquoi une fusion organique n'a-t-elle pu s'opérer, à ce moment, entre éléments anarchistes proprement dits et éléments surréalistes ? J'en suis encore, vingt-cinq ans après, à me le demander... Les surréalistes ont vécu avec la conviction que la révolution sociale étendue à tous les pays ne pouvait manquer de promouvoir un monde libertaire (d'aucun disent d'un monde surréaliste, mais c'est le même). Tous au départ, en jugèrent ainsi y compris ceux - Aragon, Éluard - qui par la suite, ont déchu de leur idéal premier jusqu'à faire dans le stalinisme une carrière enviable (aux yeux des hommes d'affaires)... On sait assez quel impitoyable saccage a été fait de ces illusions durant le deuxième quart de ce siècle. Par une affreuse dérision, au monde libertaire dont on rêvait, s'est substitué un monde où la plus servile obéissance est de rigueur, où les droits les plus élémentaires sont déniés à l'Homme, où toute vie sociale tourne autours du policier et du bourreau. Comme dans tous les cas où un idéal humain en arrive à ce comble de corruption, le seul remède est de se retremper dans le grand courant sensible où il a pris naissance, de remonter aux principes qui lui ont permis de se constituer. C'est au terme même de ce mouvement, aujourd'hui plus nécessaire que jamais, qu'on rencontrera l'anarchisme et lui seul... Cette conception d'une révolte et d'une générosité indissociables l'une de l'autre et, n'en déplaise à Albert Camus, illimitables l'une comme l'autre, les surréalistes aujourd'hui la font leur, sans réserves. Dégagée des brumes de mort de ce temps, ils la tiennent pour la seule capable de faire resurgir, à des yeux d'instant en instant plus nombreux. La claire tour qui sur les flots domine !

Les surréalistes seuls n'ont jamais senti le besoin de se justifier. Breton, dans un texte attaquant Albert Camus, disait : *Le mot alibi est affreux, il est du vocabulaire de la répression*. Il n'y a que les imbéciles qui ont besoin qu'on s'explique sur une attitude aussi claire que celle qu'ont adoptée les surréalistes.

André Breton, pour qui la poésie, la révolte (en fait toute forme de création), se résumait dans le mot *amour*, auquel il a donné sa vraie valeur à une époque où le *sentiment* est sans cesse ramené à son niveau le plus bas, est certainement un des hommes les plus marquants de notre temps.

**Jean Rollin**

---

*LE LIBERTAIRE - 12 OCTOBRE 1951*

## **Surréalisme et anarchisme**

Déclaration préalable

*Le Groupe surréaliste*

*La liberté est le seul mot qui m'exalte encore ! André Breton*

*Surréalistes, nous n'avons cessé de vouer à la trinité : État-travail-religion une exécution qui nous a souvent amenés à nous rencontrer avec les camarades de la Fédération Anarchiste. Ce rapprochement nous conduit, aujourd'hui, à nous exprimer dans *Le Libertaire*. Nous nous en félicitons d'autant plus que cette collaboration nous permettra, pensons-nous, de dégager quelques unes des grandes lignes de force communes à tous les esprits révolutionnaires.*

Nous estimons qu'une large vision des doctrines s'impose d'urgence. Celle-ci n'est possible que si les révolutionnaires examinent, ensemble, tous les problèmes du socialisme dans le but, non d'y trouver une confirmation de leurs idées propres, mais d'en faire surgir une théorie

susceptible de donner une impulsion nouvelle à la Révolution sociale. La libération de l'Homme ne saurait, sous peine de se nier aussitôt, être réduite aux seuls plans économique et politique, mais elle doit être étendue au plan éthique (assainissement définitif des rapports des hommes entre eux). Elle est liée à la prise de conscience par les masses de leurs possibilités révolutionnaires et ne peut à aucun prix mener à une société où tous les Hommes, à l'exemple de la Russie, seraient égaux en esclavage (1).

Irréconciliables avec le système d'oppression capitaliste, qu'il s'exprime sous la forme sournoise de la "démocratie" bourgeoise et odieusement colonialiste ou qu'il prenne l'aspect d'un régime totalitaire nazi ou stalinien, nous ne pouvons manquer d'affirmer une fois de plus notre hostilité fondamentale envers les deux blocs. Comme toute guerre impérialiste, celle qu'ils préparent pour résoudre leurs conflits et annihiler les volontés révolutionnaires n'est pas la nôtre. Seule peut en résulter une aggravation de la misère de l'ignorance et de la répression. Nous n'attendons que de l'action autonome des travailleurs l'opposition qui pourra l'empêcher et conduire à la subversion, au sens de refonte absolue, du monde actuel. Cette subversion, le surréalisme a été et reste le seul à l'entreprendre sur le terrain sensible qui lui est propre. Son développement, sa pénétration dans les esprits ont mis en évidence la faillite de toutes les formes d'expression traditionnelle et montré qu'elles étaient inadéquates à la manifestation d'une révolte consciente de l'artiste contre les conditions matérielles et morales imposées à l'homme. La lutte pour le remplacement des structures sociales et l'activité déployée par le surréalisme pour transformer les structures mentales, loin de s'exclure, sont complémentaires. Leur jonction doit hâter la venue d'un âge libéré de toute hiérarchie et de toute contrainte.

### **Le Groupe Surréaliste**

Jean-Louis Bédouin ; Robert Benayoun ; André Breton ; Roland Brudieux ; Adrien Dax ; Guy Doumayrou ; Jacqueline et Jean-Pierre Duprey ; Jean Ferry ; Georges Goldfayn ; Alain Lebreton ; Gérard Legrand ; Jehan Mayoux ; Benjamin Perret ; Bernard Roger ; Anne Seghers ; Jean

Schuster ; Clovis Trouille et leurs camarades étrangers actuellement à Paris

(1) Ainsi que je le remarquais déjà dans mes tracts, la formule selon laquelle, dans la Russie de Staline, *Tous les hommes seraient égaux en esclavage* ne me paraît pas très heureuse puis qu'elle omet de faire entrer en ligne de compte la classe bureaucratique, qui remplit exactement la place de la bourgeoisie dans les sociétés occidentales.

Commentaires : entre 1947 et janvier 1953, 31 billets, articles ou déclarations seront édités dans *le Libertaire*, par les signataires du textes présentés ci-dessus.

---

LE MONDE LIBERTAIRE - MAI 1977

## Jacques Prévert Un poète libertaire

*Maurice Joyeux*

*La poésie est partout comme Dieu est nulle part ! Jacques Prévert*

*Jacques Prévert est mort !* Toute une partie de notre existence active ou intellectuelle, défile devant nos yeux lorsqu'on évoque le souvenir du poète qui enchantait notre jeunesse et qui, une fois l'âge venu, nous rappela que le bourgeois, le curé et le militaire restaient les ennemis de notre émancipation. Car, au contraire de ces intellectuels de gauche qui encombrèrent le carrefour Saint-Germain, Jacques Prévert était resté fidèle aux idées de sa jeunesse. Et lui, qui avec des mots simples avait fait voler en éclat le corset à l'aide duquel les classiques enserraient la poésie, se servait de ces mêmes pour clamer son espoir et ses colères !

Pour les hommes de ma génération, tout commença avec Prévert. Juin 1936 : Quarante ans déjà ! Dans les usines que nous occupions, des saltimbanques dépenaillés qui, comme nous contestions nos patrons, contestaient tous les bourgeois respectables, venaient interpréter pour

nous un poète inconnu : Jacques Prévert. Une poésie tendre et baroque, un théâtre d'avant-garde, des pièces récitées par des cœurs profonds, chantant la misère des travailleurs, un cinéma qui maintenant parlait, tels furent les liens qui unirent les jeunes travailleurs et le poète !

Son langage faisait sauter les verrous imposés par la syntaxe, et cette révolte contre l'académisme correspondait à l'esprit qui animait une jeunesse qui faisait connaissance avec le plein-air et qui d'auberge en auberge allait parcourir les routes du monde à la recherche de la solidarité, de la liberté, de sa raison d'exister. Puis ce fut la guerre, la fin des illusions. Pendant l'occupation, une édition ronéotypée de ses poèmes circulera clandestinement dans les lycées et dans les facultés. Les hommes qui, avec lui, avaient fait partie du groupe *Octobre* envahissaient les tréteaux des théâtres, les plateaux du cinéma, faisaient connaître aux gens du métier ses œuvres restées confidentielles, et, par leur talent consacrèrent Prévert et tous ceux qui avaient travaillé, avant la guerre, à le faire recevoir par le grand public.

À la libération, *Paroles* obtint un succès considérable bien qu'ignoré par une partie de la critique, choquant les puristes par son esprit provocant. Prévert est alors l'anti-bourgeois, l'anti-conformiste, l'anti-intellectualiste, l'anti-politicard. À une jeunesse enthousiaste, il apporte ce mouvement qui est le sel de la terre. Naturellement, le cinéma, le théâtre, la radio le monopoliseront quelques temps, mais en dehors de ses films dont les titres sont dans toutes les mémoires, la bourgeoisie intellectuelle qu'il a fortement étrillée restera réservée. C'est l'époque où nous l'avons connu, d'abord à la Fontaine des Quatre saisons, puis au gala du groupe Louise Michel au Moulin de la Galette. C'est par lui que nous connûmes un certain nombre d'artistes : les Garçons de la Rue, Jean Yanne, d'autres encore qui firent le succès de nos Fêtes annuelles.

Approcher Prévert ne décevait pas ! Il était l'homme de sa littérature. Contrairement à beaucoup, il saura vieillir en restant lui-même et en conservant cette fougue, cette chaleur, que le succès dégrade. Je l'entends encore crier dans le téléphone sa réprobation pour un article

que j'avais publié dans *La Rue* sur Teilhard de Chardin et qu'il trouvait trop indulgent. Prévert n'aimait pas les curés, qu'ils soient de droite ou de gauche, ce qui n'empêchera pas certains d'entre eux de se réclamer de lui, bien sûr ! Cette simplicité narquoise on la retrouve tout entière dans ce morceau qui est bien de sa manière :

*Autrefois, les ânes étaient tout à fait sauvages, c'est-à-dire qu'ils mangeaient quand ils avaient faim, qu'ils buvaient quand ils avaient soif et qu'ils couraient dans l'herbe quand ça leur faisait plaisir.*

Prévert qui fut la tendresse, mais une tendresse lucide, nous a quittés ! La critique, y compris celle qui faisait la moue devant son œuvre, a beaucoup parlé de lui. Elle a fait un effort méritoire pour ne pas dire ce qu'il était et ce petit con de Kahn, s'est particulièrement distingué à la télévision dans cet exercice de style. Prévert était un poète libertaire au sens large du mot, son influence sur la génération de l'immédiat après-guerre fut considérable. C'est son souffle qui, en partie, poussa la jeunesse universitaire sur les barricades du Boulevard Saint-Michel. L'histoire, cette vieille catin qui une fois qu'ils sont morts aime les poètes qui refusent de marcher dans les clous, poussera Jacques Prévert vers ces sentiers verdoyants que cet ancêtre des écologistes aimait tant. Loin des bruits de l'Olympe il y retrouvera Vilon, Saint-Amant, Baudelaire, Couté Breton et quelques autres. Loin de la quincaillerie littéraire qu'on vend quai Conti, il sera en bonne compagnie pour attendre les générations de jeunes qui viendront périodiquement boire à sa source.

**Maurice Joyeux**

## Prévert - Biographie

*Quand je ne serai plus, ils n'ont pas fini de déconner.  
Ils me connaîtront mieux que moi-même.* Jacques Prévert

Né avec le siècle à Neuilly-sur-Seine, dans un milieu de petits bourgeois trop dévots, dont il ne cessera de moquer les obsessions et les convenances, Jacques Prévert sera l'aîné des trois enfants qu'auront Suzanne Catusse et André Prévert. Il se passionnera dès son plus jeune

âge pour la lecture et le spectacle. À 15 ans, après son certificat d'études, il entreprend des petits boulots. Incorporé en 1920, il rejoint son régiment. Là, il forme un trio d'amis avec Roro, un garçon boucher d'Orléans, et Yves Tanguy qui sera envoyé peu après en Tunisie. Prévert, quant à lui partira pour Istanbul où il fera la connaissance de Marcel Duhamel. De retour à Paris en 1922, Jacques s'établira au 54 rue du Château qui sera bientôt le point de rencontre du mouvement surréaliste auquel participent Desnos, Malkine, Aragon, Leiris, Artaud sans oublier le chef de file André Breton. Prévert finira par prendre position contre l'autoritarisme du "Maître". Un peu plus tard, il prendra ses distances avec le Parti communiste auquel il n'adhérera jamais.

Sa vie durant, il défendra les faibles, les opprimés, les victimes, avec une générosité bourrue mais toujours discrète. Avec Prévert, un univers à part se crée fuyant l'ordre voulu par dieu et les "contre-amiraux" (l'une des nombreuses figures sociales qu'il tournait en dérision).

En 1933, le groupe de théâtre *Octobre* dont il fait partie, prend part à l'*Olympiade du théâtre*, à Moscou, obtenant un premier prix qui ne sera jamais remis...

Depuis longtemps, Prévert écrit, participant à des créations collectives, mais de plus en plus, souvent avec son frère Pierre, il produit les scénarios de quelques-uns des sommets poétiques du cinéma français : *Le crime de Monsieur Lange* (1935) pour Jean Renoir, *Quai des brumes* (1935), *Drôle de drame* (1937), *Le jour se lève* (1939), *Les visiteurs du soir* (1941), *Les enfants du paradis* (1944), *Les portes de la nuit* (1946), tous pour Marcel Carné. Enfin, *La bergère et le ramoneur* (1953) sera repris par Paul Grimault pour donner naissance, en 1979, à un dessin animé absolument fantastique intitulé *Le roi et l'oiseau*. Ses textes suscitent l'image et ses dialogues sont époustouflants de naturel, de justesse et d'humour.

Rayé des contrôles de l'armée en 1939, il quitte Paris l'année suivante et descend vers le sud s'établissant à la Tourette-sur-Loup, où Joseph Kosma, le photographe Trauner et bien d'autres encore le rejoignent pour travailler à des réalisations de films.

Jacques Prévert écrit aussi de fabuleux poèmes en prose qu'il donne à son ami Kosma qui les met en musique pour Agnès Capri, Marianne Oswald, Juliette Gréco, les Frères Jacques ou encore Yves Montand pour ne citer que les plus célèbres. *Les Paroles* de Prévert seront réunies, pour la première fois, en 1945 par René Bertelé. Bien que certains libraires avaient prophétisé que *ça n'intéresse que quelques jeunes gens de Saint-Germain-des-Prés*, l'ouvrage est accueilli comme une immense bouffée d'oxygène dans le climat littéraire d'après la libération et est réédité à 5.000 exemplaires dans la semaine suivant le jour de sa publication.

La deuxième guerre mondiale finie, Prévert revient à Paris. Ses poèmes sont sur toutes les lèvres ou dans le pli d'un collage, avec un parfum de bonheur nostalgique et de liberté retrouvée. Prévert restera toute sa vie d'un antimilitarisme à toute épreuve et son pacifisme ne souffrira aucun compromis.

Jacques Prévert s'éteindra auprès de sa femme Janine en 1977 à Omonville-la-Petite.

Curieusement, c'est ce révolté qui avait en sainte horreur les institutions que la république des lettres allait couronner en baptisant de son nom quelques collèges et lycées et en le faisant entrer, à partir de 1992, dans l'illustre collection - sur papier bible ! - de la Pléiade.

Jacques Prévert devenu un classique ? On a du mal à s'y faire.

---

*LE MONDE LIBERTAIRE - ÉTÉ 1993*

**Léo Ferré**

*J-J Julien*

*L'anarchie est la formulation politique du désespoir. Léo Ferré.*

*Toi qui l'a connu, peux-tu faire quelques lignes pour le journal ? Me voilà encore trop à mon goût investi d'une mission déplaisante. Que pensent*

*les anars de la mort de Léo ?* Question cent fois posée en ce moment par les médias. À un journaliste venu aux nouvelles samedi à la boutique, je lui ai dit : *Vous avez sans doute une famille. Que penseriez-vous de la disparition de votre frère ?* Imaginez et écrivez directement vous-même. C'est exactement çà qu'on éprouve aujourd'hui.

L'attachement de Léo Ferré aux idées libertaires avait la particularité d'être double : une adhésion qu'on pourrait qualifier de philosophique, viscérale à la négation de tout pouvoir d'un groupe humain sur un autre et cela quelles que soient les justifications possibles, voire compréhensibles et quand bien même ce pouvoir serait (prétendument) temporaire pour des raisons d'efficacité.

C'est la différence fondamentale et irrémédiable qui nous sépare des marxistes des différentes chapelles. Cela, beaucoup de sympathisants libertaires le ressentent. Parmi eux, des artistes tels que Brassens, Brel, Caussimon ou Debronkart l'exprimaient. D'autres continuent comme Mocky ou Lavilliers, sans oublier la longue liste de talents que les médias veulent ignorer.

Mais un autre volet de l'anarchie existe. C'est son prolongement social et économique : ce sont des propositions concrètes et viables telles que le mutualisme, le fédéralisme et la (vraie) autogestion. Peu de gens le savaient : Léo (ancien de Sciences Po) connaissait parfaitement ces bases nécessaires à un véritable engagement anarchiste. Qu'on veuille rester solitaire et militer à sa manière ou qu'on veuille se grouper, les deux façons sont aussi efficaces pour la propagation de l'idée, l'une se renforçant au contact de l'autre.

Cette connaissance des deux versants de l'anarchie faisait de Léo un cas presque unique dans la galaxie libertaire du monde artistique.

Sa révolte était basée sur une approche philosophique mais aussi purement sociale de l'anarchie. Ce double engagement transparait dans toute son œuvre et beaucoup de couplets deviennent alors éclairants. C'est fondamentalement ce qui explique ces rejets, ces haines et racontars imbéciles qu'il a suscités tout au long de sa vie. Autant, une certaine intelligentsia culturo-médiatique pardonne (voire approuve

amusée) les velléités dites libertaires à la Frédéric Dard ; autant elle rejette et étouffe toute révolte dont elle sent bien qu'elle est plus profonde, plus radicale et destructrice pour les valeurs qu'elle-même pérennise. Au passage, cela explique aussi pourquoi les médias ne s'adressent jamais aux anarchistes pour parler de l'anarchie.

Car, il faut bien le dire, prendre date, le mettre par écrit pour que cela soit en mémoire : tant l'œuvre de Léo que l'homme, furent insultés, diffamés, niés. On lui a craché à la figure. On a fait des campagnes pour saboter son travail sur scène. Un abruti d'extrême-droite comme Jean-Édern Hallier a organisé des commandos de jets de boulons ; un affairiste comme Eddie Barclay lui a fait un procès pour une chansonnette (lettre à une chanteuse morte) et l'a censuré ; un éditeur véreux l'a floué ; De Gaulle l'a interdit...

Tout cela explique, aux yeux des lecteurs, l'attachement de cet homme aux œuvres des anarchistes : leur revue culturelle *La Rue* où il a écrit, *Radio Libertaire* ou le *Théâtre Libertaire de Paris* où il pouvait parler librement.

Bien sûr comme chacun de nous, il a participé à la chaîne solidaire. L'un manifeste, l'autre colle des affiches ; un autre cause dans le poste ou encore parce qu'il est peintre, rénove la boutique. Léo, lui, comme nous tous, se servait de son travail pour apporter sa contribution. Et comme nous, librement, sans contrainte, jamais de contrat signé (dérisoire...) ; la parole donnée valant beaucoup plus. Pas plus que nous, il ne demandait, ni n'avait d'ailleurs, de merci particulier. Une poignée de main fraternelle et tout était dit. Une bonne bouffe entre copains comme quand on revient d'un collage et c'est tout. Et Paulo, notre vieux copain parti lui aussi, qui a tout offert de son temps, son amitié, son énergie, le peu qu'il avait et même ce qu'il n'avait pas, Léo fit exactement pareil. Bien sûr, l'œuvre de l'un restera à jamais obscure ; sa mémoire survivra à peine. L'œuvre de l'autre demeurera. Mais, pour nous, ils ont exactement la même importance. Ce sont deux pierres de même volume ajoutées à la maison commune.

À chaque fois qu'il était à Paris et que son emploi de temps le permettait, il venait au studio de la Radio. À dire vrai, une chose m'a

toujours étonnée chez Léo : pendant la vingtaine d'heures d'émissions faites avec lui, il a rarement parlé de ses chansons. Il ignorait d'ailleurs superbement sa discographie. Mais il a toujours abordé les difficultés incessantes qu'il éprouvait pour faire son métier : Barclay, l'éditeur, la censure... Et surtout l'ostracisme dont il fut victime de la part des musiciens dits classiques lorsqu'il a dirigé un orchestre symphonique. Pensez donc ! Un chanteur de variétés tenir une baguette ! Si, en Italie, cela ne posa pas de problème avec la troupe prestigieuse de la Scala de Milan, il en alla autrement en France où la chapelle des classiques lui déniait même la faculté de savoir écrire trois notes. Après son concert au Palais des congrès, en 1975, où il chanta en dirigeant un grand orchestre, ce ne furent que critiques condescendantes du style : *Un ancien pianiste de cabaret quasi autodidacte secoue les bras en chantant devant 120 musiciens. Personne ou presque n'a dit que le spectacle était bon (j'y étais) et que c'était une idée nouvelle que Léo amorçait pour la variété intelligente (comme il l'avait fait avec le groupe Zoo). Et puis après ! Schubert (ancien instituteur) était pianiste de bordel et a laissé une œuvre autrement importante que celle que laissera jamais un certain Pierre Petit, grand pourfendeur de Léo et directeur du conservatoire, vieux fossile pontifiant et chiant. Tout cela, Léo, l'avait sur le cœur et en était blessé.*

Une autre chose ne cessait de l'étonner ou plutôt de l'intriguer. *Un jour, raconta-t-il au micro, j'étais dans la rue avec Marie, ma compagne. Une dame traversa la rue, se planta devant moi et me cracha à la figure : Monsieur Ferré, je vous déteste, dit-elle. Et se retournant vers Marie, assise derrière lui au studio, il ajouta hors micro : Mais enfin, je ne lui avais rien fait ! Je ne la connaissais même pas !*

Il avait à ce moment l'œil malicieux d'un adolescent qui vient de casser un carreau, car Léo était le plus jeune d'entre nous et je suis sûr qu'il devait rire au fond de lui-même tant il est bien établi qu'on n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.

**J-J Julien**

---

## ANECDOTE

### La nuit du 10 mai 1968

On organise le Gala annuel du Groupe libertaire *Louise Michel*. Georges Brassens, initialement prévu pour y chanter le 15 mars, étant malade, on doit faire appel à Léo Ferré et changer la date. Le hasard du calendrier rejoint le hasard objectif de l'Histoire. Cette rencontre a lieu le 10 mai. Au programme, Léo Ferré, accompagné au piano par Paul Castanier, et, en première partie, Consuelo Ibanez, l'accordéoniste Marcel Azzola, Henri Gougaud, une jeune chanteuse, Marie Minois, André Valardy et Anne Vanderlove.

Léo Ferré arrive à la Mutualité avant le début du spectacle. Comme il est en train de boire un verre avec Maurice Frot, Paul Castanier et quelques copains anars au café en face de la salle de spectacle, il voit passer des milliers de jeunes gens brandissant des drapeaux noirs et rouges. Certains le reconnaissent et l'invitent à les suivre. *Je ne peux pas*, leur dit Ferré, *je chante ce soir pour les anars*.

Le tour de chant de Ferré ne comporte aucune chanson écrite pour la circonstance. Le *beatnik fais-toi anar* de *Salut beatnik*, les chansons *Quartier latin*, *Ils ont voté*, *Madame la misère*, *La Marseillaise* (*Quand on faisait valser l'histoire dans l'drapeau noir*), *Sans façons* (*Un jour vous n'aurez que la peau/ Messieurs les mecs des ministères/ Un jour nous ferons notre pain/ Dans vos pétrins avec nos armes*) *Y en a marre*, *On n'est pas des saints* et *Les Anarchistes*, ont été écrites avant 68. C'est au cours de ce gala que la chanson *Les Anarchistes* est chantée pour la première fois sur scène. Au cours de cette même soirée, est mis en vente le premier numéro de la Revue *littéraire d'expression anarchiste*, *La Rue*, revue créée par les militants du Groupe libertaire *Louise Michel*. Léo Ferré y publie un texte intitulé : *Je donnerai dix jours de ma vie*, qui évoque la vie à Perdrigal. Dans les numéros suivants, de nombreux amis du Groupe collaboreront de façon régulière. Parmi eux, Michel Ragon, Jean-Pierre Chabrol, Gabriel Pomerand, Henri Gougaud, Louis Chavance, Bernard Clavel, Françoise Travelet, Isidore Isou, Jeanne Humbert, Helyette Bess, Roger Grenier, Maurice Frot et

Jean Roffin. Ce soir-là, après le gala, Ferré, Maurice Joyeux et quelques copains anars vont souper chez Monique Moreffi qui possède un cabaret sur la Butte-Montmartre, rue du Chevalier-de-la-Barre. Cette nuit du 10 mai 1968, restera la nuit *tragique*, la nuit la plus sanglante de cette période. Ferré rentre à son hôtel près de la gare Saint-Lazare. Le jour se lève. La rue Gay-Lussac est dévastée.

**Dominique Mira-Milos**

Extrait du livre *Léo Ferré - Amour Anarchie*, Ergo Presse, 1989.

---

LA RUE - NUMÉRO 34

## Léo Ferré et la *Fédération Anarchiste*

*Interview réalisée par Françoise Travelet*

13 décembre 1983... 20 heures, Espace Balard. Un immense chapiteau dressé entre terre et nuit sur le terrain vague d'une usine en démolition. *Gala de soutien à Radio Libertaire*. Au-dessus de la scène, une banderole : *Fédération Anarchiste*, une rumeur diffuse... Des volutes de fumées... Ce qu'on appelle l'attente.

13 décembre 1983... 15 heures. Un hôtel près de la gare de Lyon. La sérénité, le sourire de Léo... Comment imaginer cette dépossession de soi, quelques heures plus tard, sur scène ? Et la ferveur de quelque 7.000 spectateurs...

**En feuilletant la collection du *Libertaire*, j'ai vu que tu avais commencé à chanter pour les anarchistes en 1948-49. Te souviens-tu de ces premiers galas ?**

Léo Ferré : Je n'ai pas de souvenirs précis, sinon que l'on me contactait et que je venais chanter deux ou trois chansons. Je suppose que la première rencontre s'est faite en 1948. On m'avait demandé de

chanter pour des exilés espagnols et, forcément, il y avait parmi eux beaucoup d'anarchistes. C'est à cette occasion que j'ai écrit, dans un autobus, *Le Flamenco de Paris*, c'est à cette occasion que les premiers liens ont dû se tisser... Mais l'enchaînement ? Ensuite, en alternance avec Brassens, tantôt au Moulin de la Galette, tantôt à la Mutualité, j'ai fait en moyenne un gala par an pour *Le Monde Libertaire* et la *Fédération Anarchiste*, entre 1953 et 1971. Je me rappelle même avoir été convoqué, avec Maurice Joyeux, Quai des Orfèvres, pour des affiches collées en-dehors des panneaux autorisés. J'ai laissé parler le type... Une machine à écrire cliquetait... Au bout d'un certain temps, je lui ai dit : *Excusez-moi de vous interrompre, mais avez-vous trouvé quelqu'un en train de poser une de ces affiches ?* Il m'a répondu *Non*, alors, je lui ai fait remarquer que la loi exigeait le constat du délit, et je suis parti.

### **Dans quelles circonstances as-tu découvert l'anarchie ?**

C'était en 1930, j'avais quatorze ans... J'ai cherché - parce qu'on avait dû m'en parler - le mot anarchie dans *Le petit Larousse* et j'ai lu : *Négation de toute autorité, d'où qu'elle vienne.* Cela m'a plu. Quelques années plus tard, je me suis dit que cela devait être le sentiment, même caché, de la plupart des gens. La négation de toute autorité, c'est aussi noble que l'amour... C'est pour cela que je dis *Anarchie avec un grand A comme Amour.*

### **Pour toi, l'anarchie ne se confond pas avec les théoriciens ?**

Non, sauf un type formidable : Max Stirner. Je l'ai lu - ou plutôt surlu - une première fois, dans une mauvaise traduction, sur un papier abominable, dans une édition faite sous l'occupation. Je l'ai relu depuis, dans une traduction, puis en italien. Je ne comprends pas que Stirner soit à ce point méconnu, en France mais aussi en Allemagne... Quand j'ai chanté, en avril dernier à Hambourg, j'ai parlé de Stirner à une jeune étudiante qui ne le connaissait pas. Il paraît que le lendemain, elle embêta tout le monde pour trouver un texte de Stirner.

**Propos recueillis par Françoise Travelet**

---

# Les anarchistes

Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent  
La plupart espagnols allez savoir pourquoi  
Faut croire qu'en Espagne on ne les comprend pas

Les anarchistes

Ils ont tout ramassé  
Des beignes et des pavés  
Ils ont gueulé si fort  
Qu'ils peuv'nt gueuler encore  
Ils ont le coeur devant  
Et leurs rêves au mitan  
Et puis l'âme toute rongée  
Par des foutues idées

Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent  
La plupart fils de rien ou bien fils de si peu  
Qu'on ne les voit jamais que lorsqu'on a peur d'eux

Les anarchistes

Ils sont morts cent dix fois  
Pour que dalle et pour quoi ?  
Avec l'amour au poing  
Sur la table ou sur rien

Avec l'air entêté  
Qui fait le sang versé  
Ils ont frappé si fort  
Qu'ils peuvent frapper encor  
Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent  
Et s'il faut commencer par les coups d' pied au cul  
Faudrait pas oublier qu' ça descend dans la rue

Les anarchistes  
Ils ont un drapeau noir  
En berne sur l'Espoir  
Et la mélancolie  
Pour traîner dans la vie  
Des couteaux pour trancher  
Le pain de l' Amitié  
Et des armes rouillées  
Pour ne pas oublier  
Qu'y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent  
Et qu'ils se tiennent bien le bras dessus bras dessous  
Joyeux, et c'est pour ça qu'ils sont toujours debout

Les anarchistes

**Léo Ferré**

## Ils ont voté... et puis après ?

*Collectif*

Cette interview, réalisée à l'occasion des 20 ans de Mai 68, est parue dans *Le Monde Libertaire* en 1988 et a été reprise dans un ouvrage collectif, *Mai 68 par eux-mêmes*, paru aux *Éditions du Monde Libertaire* (voir le catalogue en fin de brochure).

Léo Ferré n'a pas attendu 68 pour chanter l'Anarchie. *Ils ont voté... et puis après ?*, toujours d'actualité dans le combat des libertaires, contre l'État.

**- Qu'est-ce que mai 68 a représenté pour toi, en tant qu'homme, en tant qu'anarchiste et qu'artiste ?**

Pour moi, ça a été extraordinaire de voir cette façon d'agir, de voir ce bouleversement... les révolutions viennent parce qu'elles doivent venir. Je dis toujours que ce ne sont pas les hommes qui font les révolutions mais que ce sont les révolutions qui se font parce qu'elles doivent se faire. Un rien et tout claque. Par exemple, il y a Nanterre, les filles veulent recevoir les garçons, les uns et les autres veulent pouvoir se rencontrer tranquillement. Un refus et ils se révoltent, ils se révoltent et ça déborde dans la vie. Mai 68, je l'ai reçu comme des tas de gens l'ont reçu, c'est-à-dire comme un moment mémorable, pour moi plus important que 1789, sa loi Le Chapelier et son Robespierre.

**- Mai 68 a-t-il modifié ta conception de la chanson, ton type d'engagement ?**

Je n'ai pas décidé d'être autre chose parce qu'il y avait eu Mai 68, j'ai évolué parce que je vis quotidiennement comme tout le monde, que les

événements m'intéressent, que je les prends comme il faut les prendre mais avec ma façon à moi.

Il y a vingt ans, le soir de *la nuit des barricades*, je faisais un gala à la Mutu en soutien au *Monde Libertaire*. À la sortie, les anarchistes rejoignent l'insurrection, aujourd'hui, 20 ans après, je chante au *Théâtre Libertaire de Paris*. Ce jour-là dans l'après-midi, j'avais fait une petite répétition pour tout mettre en place, je n'arrivais pas avec des lasers... La Mutu était un lieu vraiment ouvert, comme un fromage à trous. J'étais sorti pour aller au café du coin et j'ai vu dans la rue, j'en avais les larmes aux yeux, des étudiants avec leurs profs qui avaient des drapeaux rouges et des drapeaux noirs, C'était la première fois que je voyais des gens dans la rue avec des drapeaux noirs. Mai 68, ça a été une porte ouverte, entrouverte plutôt, une porte qu'il fallait pousser en avant, qui a permis la libération sur des tas de plans. C'est vrai le monde a changé, je n'invente rien. Je ne peux pas dire que mai 68 m'ait changé mais j'ai fait des choses, à ce moment-là, j'ai eu des tas d'envies, j'ai travaillé avec les Zoo. À l'époque aussi, il y avait contre moi une espèce d'appel au meurtre prononcé par ce type abominable "d'extrême-droite" qui se disait d'extrême-gauche : Jean-Édern Hallier. Il avait dit qu'il fallait aller foutre des pavés sur la scène à Léo Ferré. Ça a commencé à Lille, pas des pavés d'ailleurs mais des tire-fonds pour fixer les rails de chemin de fer. Je n'ai jamais compris pourquoi, ça a duré toute une journée, vraisemblablement parce que je disais des choses qu'ils ne savaient pas dire ou qu'ils ne voulaient pas entendre.

**- Aujourd'hui avec ces élections (1) ça donne envie de dégueuler, de dégueuler le sens de la vie. Que reste-t-il de 68 ?**

Une porte entrouverte, en 68 les gens avaient 20 ans, ils en ont 40, ils sont dans la vie mais ils ont vieilli peut-être plus vite que d'autres. Mai 68, c'est Paul Castanier (2) qui a trouvé l'expression et que je cite : *Mai 68*, disait-il, *c'est la révolte collective de l'intelligence*, ça ne s'était jamais vu. Après, les révoltes sont reparties mais ça ne fait rien car la révolution se fait quels que soient les hommes. Les hommes passent, les idées généreuses restent. Ce serait plus facile s'il n'y avait pas cette foutue télévision qui gâte tout. Quand les gens achètent la télévision, ils

achètent un flic et chez eux ils ouvrent le flic. *À 20 heures, la police vous parle*, aujourd'hui il y a six chaînes, six flics qui se relaient 24 heures sur 24. En 68. j'ai cru au Père Noël et ceux du 22 mars aussi, heureusement en 68 il n'y avait pas d'armes, car les armes c'est le drame.

(1) La rencontre a eu lieu le 8 mai 1988, le jour de l'élection présidentielle.

(2) Pianiste lors des concerts de Léo Ferré.

---

*LE MONDE LIBERTAIRE*  
*JANVIER 1968*

## Introduction à l'anarchie

*Léo Ferré*

*Ce texte, publié dans Le Monde Libertaire de janvier 1968 sous le titre Introduction à l'anarchie fut repris dans le Testament phonographe et La mauvaise graine sous le titre L'anarchie est la formulation politique du désespoir.*

L'anarchie est la formulation politique du désespoir. L'anarchie n'est pas un fait de solitaire ; le désespoir non plus. Ce sont les autres qui nous informent sur notre destinée. Ce sont les autres qui nous font, qui nous détruisent. Avec les autres on est un autre. Alors, nous détruisons les autres, et, ce faisant, c'est nous-mêmes que nous détruisons. Cela a été dit ; il importe que cela soit redit. Le Christ, le péché, le malheur, le riche, le pauvre... nous vivons embrigadés dans des idées-mots. Nous sommes des conceptuels, des abstraits, rien. Une morale de l'anarchie ne peut se concevoir que dans le refus. C'est en refusant que nous créons. C'est en refusant que nous nous mettons dans une situation d'attente, et le taux d'agressivité que recèle notre prise de position,

notre négativité est la mesure même de l'agressivité inverse : tout est fonction des pôles. Nous sommes de l'électricité consciente ou que nous croyons telle, cela devant nous suffire. Les postulats, les théorèmes, le quid éternel qui est notre condition d'*homo curiosus*, tout nous porte vers des solutions d'altérité à des problèmes que nous fabriquons. L'énoncé du problème est suspect par cela même qu'il s'exprime dans un langage conventionnel. Müller, au siècle dernier, s'inquiétait de savoir pourquoi le passé du verbe *to love* n'est le passé que dans le suffixe. *Loved*.. et le passé s'étale, dramatique. Ce n'est rien d'entendre dire : *love* ; c'est un présent qui nous satisfait ou nous informe, simplement. Il suffit que la désinence entre dans le jeu pour que tout change, en dehors même du problème linguistique. Ce *d*, ce *loved* suscite immédiatement le regret qui est de la révolte civilisée. Tout un potentiel d'irréversibilité s'inscrit dans cette lettre qui semble conventionnelle et qui n'est que le résultat d'une longue évolution phonétique tendant vers la simplicité, vers la clarté de la parole. La grammaire soumise, il reste cet outil, ce mot faisant du passé, fabriquant une conscience, des pensées, de la mélancolie, de l'histoire. Nous ne savons pas que les conventions, qu'elles soient linguistiques, morales, religieuses, économiques, nous enferment dans le "social" comme une toile invisible qui nous met en situation de faire quelque chose, de penser cette chose comme si de toute évidence elle était une création de notre volonté de faire et de penser, alors que nous sommes la mouche prise, réduite, par une araignée qui nous observe sans nous manger. L'homme est mangé par la société mais il se réinvente perpétuellement, par une sorte de connivence inconsciente qui fait de la victime l'élan vital de son bourreau. Sans crime, point de bourreau, pardi ! Ce sont les juges qui fabriquent les délinquants. Comme le dit Sartre à propos de la trahison, la répression est un crime adventice, un crime au second degré qui ne saurait montrer son visage le premier, c'est pour cela que les sociétés sont répressives : elles tuent par délégation, en second lieu ou mieux, par ricochet. Elles tuent par la Morale, aussi tranchante, mais enfermée et garantie de par la procédure. La procédure est une façon mécano-graphique de tuer son prochain.

L'histoire de l'Humanité est une statistique de la contrainte. Je ne pense pas, dans nos modes habituels de penser, qu'il puisse y avoir une vie possible sans la contrainte. La Loi, quelle qu'elle soit - fût-elle la plus désintéressée - comprend toujours ce qui est en dehors d'elle, son contraire, l'anti-loi, ce qui est derrière la promulgation. Il y a dans la pensée du législateur des coins d'ombre où mûrissent les activités louches et nécessaires de la jurisprudence. Une loi contre la torture n'est pas une loi complète si elle ne prévoit pas la torture pour qui torture...

*Pour un œil, deux yeux... pour une dent, toute la gueule* disait Lénine, je crois, avec un sens troublant de la métaphysique de la vengeance et de ses intérêts composés...

Ce qui saute aux yeux et à la gorge de l'homme c'est bien cette contrainte sans quoi la société ne pourrait subsister, et c'est bien de subsistance qu'il s'agit. Cette force contraignante qui me fait m'habiller aux mieux des canons de la mode contemporaine afin de ne point forcer le rire de ceux qui me regardent, en dit assez long sur l'accoutumance du citoyen à la règle du ça se fait, ça ne se fait pas. Ce qui me hante, c'est la contrainte et pourquoi je m'y donne. Montrez-moi donc un homme dans cet univers de matricule !

La destruction est un ordre inversé. C'est la négation du Bien social que j'analyse dans la grenade amorcée. Qu'est-ce que le Bien social sinon ce qu'aujourd'hui je définis comme étant le Mal, mon Mal, ce Mal qui me bâillonne, qui me soumet. Les gonds de la porte sautés, je rentre dans la Cité, des fleurs noires à la main, et on me lynche. J'entre avec mon Bien qui devient leur supplice, leur Mal par moi donné. Je suis devenu le diable. La contrainte est cette exonération de principe qui me justifie dans ma prudente obéissance, véritable image du civisme.

J'obéis, sans ordre. J'obéis, parce que membre de cette société je m'ordonne de me taire. Il y a chez tout domestique une heureuse disposition d'esprit qui le fait se plier sans casser jamais. Les images contraignantes me sont projetées jour après jour selon des normes acquises et tellement envahissantes d'admirables techniques que le poste de réception qui me transmet les mots d'ordre est réglé pour le

son et pour la juste valeur des points, des lignes, par moi. J'ai cessé de penser par moi. Chez moi, je pense on. Le je est défiguré par une grammaire nouvelle qui me désapprend la solitude et le courage, celui qui me met à portée de voix de la vraie vie s'est émasculé. J'ai coupé les plombs à mon courage. Je suis noir. Dehors, si je le sortais indemne, il y a fort à parier qu'on me le rapporterait avec un catalogue de pénalités. Nul droit privé, nul droit public ; ce sont des mots de doctrine. Il n'est qu'un droit : pénal. Rien ne va plus dans l'obligation que je me mets sur le dos en signant au bas du contrat, sans l'assortiment prévu de contraintes pécuniaires, si je ne m'oblige pas. Pourquoi n'assure-t-on pas la contrainte ? Parce que la peine ne peut se garantir. Elle est assumée de toute éternité. J'en suis l'artisan. Si je la révoque, elle se retourne et me gifle. À genoux, je rythme la cadence des coups qu'elle me porte, sous le charme, malgré tout, du délai et de la grâce.

Dans ce Bien, dans ce Mal, je me sens étranger. Je suis un forain de la Morale. Si le Bien est femelle, le Mal laboure. Un troisième sexe m'importe davantage et c'est peut-être cela, l'indifférence. L'indifférent s'est dépossédé de son droit. Il n'invoque plus rien. Il regarde, le cas échéant, il regarde le droit : signal d'alarme, rue barrée, conscience du fait social. Je crois en une relativité juridique dès que j'ai sabordé les postulats fondant la règle de droit. Nous sommes encore des romanistes. Le Code civil est un traité pratique de droit romain revu par une séquelle révolutionnaire. Nous ne sommes guère loin du *sacramentum in rem*, de l'*in jure cessio*, et des formules du très ancien droit qui sanctionnait telle manigance juridique. On a simplement dénaturé les actions de la loi pour en arriver à cette tartufferie jurisprudentielle qui saute de l'article 1382 à l'article 1384 et qui inclut de la responsabilité dans une arche de béton, s'il le faut. La responsabilité des choses a mis le risque dans la gueule du chien. Le maître mord par procuration, et c'est cela la civilisation du droit : donner une pensée à la matière inerte, mettre l'homme au ras de la chose, le dépersonnaliser au point de transformer ce qu'une morale antique nommait la faute en un risque latent. Le risque c'est de la faute antidatée.

De cette machinerie dont je suis le serf, de cette incessante ingérence de mes viscères, de mon sang, de mes nerfs, de cette prison définitive où l'on m'a mis - moi, mammifère bipède - je ne me libère que par des mots. Ma pensée, régie par mes humeurs, mon imagination qui se règle sur le déjà fait, le déjà vu, me sont une tromperie supplémentaire. Mon désespoir est un désespoir chimique. Je me meurs de mourir à chaque seconde. Je n'ai de salut que dans le refus, une tromperie de plus mais terriblement suractivante.

Je suis roi de ma douleur et c'est elle qui me soumet. Au fond, la douleur serait un plaisir, n'était la démangeaison qui me la met toujours en épigraphe. Sur le livre de notre vie, un mot plein, signifiant : *Souffre* !

Le chien qui crie, un homme qui gueule, rien ne les différencie. Je me sens particulièrement "chien" à mes heures de retrait du monde. D'ailleurs, je prends mes facultés de parole. Je ne me parle jamais. Je me chante. Je me mathématise. Je me nature. Je parlerai de cette grammaire qui nous a muselés depuis longtemps. Je ne puis supporter la faute d'orthographe. La règle, à ce point ancrée, est au-dessus de la règle. Elle est transcendée, dirait le philosophe... Et la règle se surpassant devient *moi*. La morale, d'où qu'elle émane, est bien près de cette autocratie. Ce ne sont pas les tyrans qui gouvernent. Le monde c'est de l'anarchie tempérée par des règlements de solitaires et quelques barèmes policiers.

La propriété ? C'est le mot qu'il faut changer. Je suis propriétaire de mon droit de revendiquer "cette" propriété, objet de ma convoitise et dont la sanction possessive ne s'en remet qu'à l'argent qu'il me faut pour en devenir le maître, à moins que je n'aie décidé de transgresser l'ordre établi et de m'emparer par la force ou par la ruse d'un bien que je considère, de toute éternité, comme devant m'appartenir. Et ce qui m'appartient, je peux le casser : c'est ça le droit de propriété, le droit de détruire... *ad libitum* ! Le droit de propriété sur le Van Gogh que j'ai payé trois cent millions, ça n'est pas celui de le mettre à la banque en attendant les jours maigres, ça n'est pas non plus celui de le regarder tout seul, chez moi, en maugréant ou non sur les façons particulières

que le peintre avait d'aller au bordel, le rasoir dans la poche et l'oreille aux aguets... Non, mon véritable droit de propriété sur ce tableau est de pouvoir le brûler, dans ma cheminée, sur un bûcher d'indifférence, avec, dans l'œil et dans cette mémoire imaginée qui ne se trompe guère car les choses tournent en rond, les critiques d'art de l'époque qui n'ont rien vu du génie de Vincent. Or, moi, je vois et je suis devenu seul à "voir" dans cette pyromanie critique !

Je ne vois pas la pâtée de mon chien parce que je ne mange pas "chien". Ce n'est pas si sûr que ça, d'ailleurs. Dans le confort de mon salaire, de ma quinzaine, de ma paie, de mes émoluments, de mes honoraires (curieuse façon de multiplier le vocabulaire du fric...), je ne regarde même pas le chien manger. C'est un monde qui m'indiffère. Moi, je suis un homme qui pense et qui mange du sauté de veau, du caviar frais ou du laitage, car le médecin me l'a recommandé. Mais ce système niveleur qui consisterait à me mettre à portée animale, à mesurer l'étendue, le territoire de la faim, de l'hydre jusqu'aux abonnés de la cantine communautaire, à souscrire au garde-manger des mouches tirées à quatre épingles sur la toile d'araignée en me disant : C'est très bien, je "m'araigne", j'en ai encore pour quatre jours...", cela, jamais, et pourtant... Si je meurs de faim, je broute, je dure, je ne pense plus au manger "chien" ou "homme" mais il importe que je "tienne" parce que la société m'a identifié, elle m'a donné un nom, je suis le fils de quelqu'un. Ce n'est pas un droit, la filiation, c'est un état. Un chien qui vole reçoit un coup de pied. Si je vole un pain, on m'enferme. Mon travail donc me vaut de n'être pas aux fers. Il vaut mieux, des heures durant, planter des clous dans l'imbécile planning de la merde prolétarienne que de bayer aux corneilles et, le soir venu, tendre des filets aux "honnêtes" gens et puis aller faire des comptes au commissariat de police. Le contentieux correctionnel que j'évite me fait l'esclave de quelqu'un et, aujourd'hui, d'un être précis : la société anonyme. Je veux dire par là, non pas l'artifice juridique qui met le Capital dans une action cotée en Bourse, mais ces gueules multiples du trottoir et du métro, le Peuple, l'humus sur lequel pousse tous les quatre ou cinq ans ce qu'il est convenu d'appeler le suffrage universel ! Les gens que je ne vois n'existent pas. Si je ne suis pas un bandit c'est parce que le Peuple a voté pour qu'on invente le Procureur de la République.

Le peuple, c'est le fourrier de la tyrannie.

Une psychanalyse de la patrimonialité commencerait par nommer : le droit se parle. Mon patrimoine ne saurait vaincre jamais les prétentions de l'État à me soumettre à ses vues d'expropriation ou l'appréhension d'un voisin arguant d'une servitude de mitoyenneté si je ne produis pas la preuve cadastrale de mon bien. Qu'est-ce que le Mien sinon une convention achetée ? Mon chêne à moi, mon chêne est centenaire. Une vue plus saine m'indiquerait qu'il est à celui qui l'a planté, au chêne père de la libre nature, au paysage dont il est un point mouvant dans la tempête ou statique dans l'été bleu. Qu'il est à lui-même, enfin ! Mon rein est à moi...

Cette parole qui m'enchaîne au droit patrimonial est une parole de circonstance, une parole admise, écrite au bas de l'acte notarié et transcrite sur le registre des hypothèques, autre certitude d'authenticité. Le mot est lâché : *authentique*. Je m'en remets au parchemin, à l'écriture serve de cette parole inventée par le jeu social.

Nous jouons à nous barricader dans les mots de possession : ma maison, ma femme, mon stylo, ton droit, son chien, Karl Marx n'a pas assez médité sur la conjugaison possessive, la seule à ne jamais craindre les fautes d'orthographe, la conjugaison du mien et du tien. Toute l'Économie Politique repose sur un geste : la main qui livre, la main qui prend. Les théories sont en marge et n'expliquent qu'une certaine psychologie dans la détente de la production. Les macrodécisions ont des doigts d'acier. Le sien reste plus objectif : le sien est une parole d'attente. Le sien est un bien ignoré du bourgeois et en vitrine pour le gangster. En dehors des normes juridiques - et, singulièrement, des contraintes pénales - le sien perd de son objectivité : il peut devenir mien ou tien. C'est dans une telle perspective langagière qu'il convient d'étudier la psychologie du voleur. Le voleur, sorti du chemin légal, ne prend qu'un bien vacant, et qui est vacant à l'heure de la technique, au moment où l'attirail du fric-frac est mis en œuvre, au moment du *guet* - ce qui est un travail dur et précis, au même titre qu'un travail sur un objet manufacturé. Le voleur ne prend pas "ses" risques. Il assume sa condition de voleur : il a contre lui la loi et, pour lui, l'anti-loi c'est-à-

dire sa loi propre. Il est significatif que cette loi dite *du milieu* qu'un romantisme sommaire a reléguée dans la mythologie du film policier soit en réalité une façon marginale de dire le droit, aussi, ou plutôt de dire l'anti-droit. Dans le cas précis du *milieu*, le code d'honneur est un code du silence. Celui qui parle, qui se met à *table* est passé de l'autre côté. La trahison lui a servi de support pour rentrer dans le rang. Et le rang, c'est une façon d'attendre les décorations ou le règlement de comptes. Au fond, la trahison est une morale du bien-être social, et le bourgeois trahit par omission.

Sans situation juridique il n'y a pas de droit. Sans mot pour le nommer il n'y a pas d'arbre. Nous faisons nos chaînes : par la règle, par les mots. J'entends par mot - cela va de soit - l'immédiat concept qui me rive au discours intérieur. Sans le mot *arbre* toute une tranche de ma connaissance s'évanouit : je ne vois plus de forêts, je ne sais plus m'y promener, je perd le feu et, perdant le feu, mon sang se fige, je suis perdu à tout jamais. J'entends bien le désespoir me sonner dans la brume de cette constatation. Je ne parle plus. Je ne vois plus les nids, le recommencement total à chaque fois des mêmes vols, des mêmes cris, des mêmes chants. Sans arbre, où se nicheront les oiseaux ? Quand je les vois voler, pourquoi ne puis-je plus penser au mouvement des ailes, à cette géométrie apprise et que je retrouve dans le vol du corbeau, encore que, croassant, il inquiète les données magiques, apprises elles aussi ?

Quand je vois un corbeau, je retrouve Poë et, ce faisant, les fiches psychanalytiques de Marie Bonaparte, et je me demande quel est celui des deux qu'il fallait mettre à la question. Le corbeau est devenu, pour moi, un fait littéraire et c'est cela que je nomme le désespoir. Je ne sais plus voir le corvidé. Je vois une forme allusive du destin et sa résonance littéraire ou poétique : trois coups portés à la vitre.

L'anarchie, cela vient du dedans. Il n'y a pas de modèle d'anarchie, aucune définition non plus. Définir, c'est s'avouer vaincu d'avance. Définir, c'est arrêter le train qui roule dans la nuit quand il s'écartèle à l'aiguillage. Autant dire qu'on est pressé d'en finir avec l'intelligence de l'événement. C'est par son inaptitude foncière à ne savoir rien

définir que l'homme piaffe dans les remarques et la philosophie. Un train à l'aiguillage, c'est un devoir bien fait, c'est de la route honnêtement vendue à moi, passager, acheteur de cette ligne de nuit qui me conduit à X en passant par l'aiguillage Y, bretelle nécessaire mais dont j'ignore la raison déviationniste. On ne me dévie pas de ma route, on me la rend parfaite et sûre. Moi, je ne pense qu'au bruit d'enfer et la peur m'envahit. Je définis l'aiguillage par rapport à mon problème de solitaire roulant. Si je pense au bloc dispensateur de voie libre, j'y pense en imaginant l'homme aux manettes et à la possibilité d'une fausse manœuvre. Je ne donne pas la définition de l'ingénieur, je ne vois pas la route en coupe où je risquerais de comprendre techniquement la croisée des rails. Je ne sais pas qu'après mon passage - et il est bien question de *mon* et non pas d'une donnée objective et chiffrée par le trafic - cette soupape se fermera, des bras de fer illuminés de vert se mettront en garde, pour laisser glisser vers un point X, mon semblable, ce "prochain" de la gare que j'ai vu naguère sur le quai, hélant un porteur et s'installant dans le train suiveur, à cinq minutes, ce train suiveur qui me court aux fesses - et j'y pense - et qui trouvera la route libre sur ce chiffre de fer tordu, objet de mon ressentiment. Il n'y a pas que moi dans le monde des trains. Et pourtant, c'est cela qui me retire tout à fait du monde à ce moment précis où - contre toute évidence - je me crois seul, fait comme un rat dans ce véhicule qui, au dépôt, n'est jamais qu'une abstraction de plus fuyant dans la nuit. Dans cette solitude du muscle, je ne me connais et ne me reconnais aucun maître, et voilà que je suis contraint de me solidariser avec le rail, le rail de mon inquiétude et le rail des autres, de tous les autres. J'ai le moyen de m'immoler à cette peur et je n'en ai qu'un, immédiat, auquel je n'ose me rapporter : le signal d'alarme, car au-delà de cette poignée que je crois être de sécurité, il y a un tarif de pénalité, ce nivellement de l'autonomie, un simple avis qui me muselle. Ainsi de l'homme en société : il n'ose jamais tirer le signal, garant de sociabilité.

Le mot *seul* est chargé de brume, c'est une parole de réflexion, de lumière réfléchie, noire, à peine valide. C'est dans le *seul* que je me retrouve chaque soir après la pause des travaux journaliers et divertissants. Dans la rue, le solitaire est agréé par l'identique, par le monsieur qui marche au-devant et qui lui réfléchit cette lumière

particulière qui fait d'un dos commun, courbé, le propre dos du suiveur, de l'attente. Cette solitude viscérale est à la portée de toutes les consciences. Qui n'a dit qu'il se sentait seul dans une foule ? Cliché piteux qui fait de cette foule un creuset de misère mentale. Aussitôt embrigadé, aussitôt muselé, défenestré, tapi dans le lieu commun politique. Il faut des lieux communs aux tyrans qui s'essuient sur le multiple de la sottise. Les tyrans, ce jour, ont beau jeu. Politiquement, la solitude est un non-sens. Il n'y a même pas de quoi faire un solitaire dans l'arsenal démocratique. L'isoloir est une place publique. Cette psychologie du vote secret est un rejet de la confession. On se confesse à un bulletin. L'isoloir, vespasienne sèche, ce couvent du socialisme à l'heure apéritive... J'enrage à la pensée que des hommes acceptent de s'isoler administrativement autrement que pour uriner. La souveraineté nationale à ce point traquée dans un cabinet municipal, cela monte du fond de mon cœur comme une nausée de principe. Les idées qui sentent, je ne sais rien de plus définitif dans notre condition de Peuple-Roi.

**Léo Ferré**

---

*LE MONDE LIBERTAIRE - JUIN 1955*

## Le soldat

*Boris Vian*

Un soldat se traînait sur la route

les deux poignets liés

un soldat se traînait sur la route

avec ses vieux souliers

tout le long de la ville

il y avait des veuves

en le voyant si triste  
se mettant à pleurer  
marche, brave soldat, marche sur la route  
ils t'ont fait prisonnier  
Ils l'ont mis dans une forteresse  
les deux poignets liés  
ils l'ont mis dans une forteresse  
accrochés par les pieds  
des hommes sont venus  
des lames affilées  
le sang sur sa peau nue  
parle, brave soldat, parle  
il faut que tu parles  
car tu es prisonnier  
si je dis ce que je ne veux pas dire  
je pourrai m'en aller  
si je dis ce que je ne veux pas dire  
ils vont me libérer  
mais si je veux taire  
jamais ne reverrai  
ma femme ni ma mère

et mes enfantellets  
pleure, brave soldat, pleure  
il faut que tu pleures  
comme les prisonniers  
quand il eut vendu ses camarades  
on l'a laissé aller  
quand il eut vendu ses camarades  
on l'a laissé aller  
portant sa pauvre honte  
son pauvre cœur blessé  
s'en alla sur la route  
avec ses vieux souliers  
marche brave soldat, marche  
car ils t'ont libéré  
quand il est rentré dans sa demeure  
le temps avait écoulé  
quand il est rentré dans sa demeure  
une lettre il a trouvé  
pardonne moi mon homme  
on ne peut pas toujours  
coucher avec un rêve

et se passer d'amour  
Crève brave soldat, crève  
mieux vaut que tu crèves  
on ira t'enterrer

**Boris Vian**

---

LE MONDE LIBERTAIRE  
SEPTEMBRE 1982

## Armand Gatti

*Propos recueillis par S. Pey*

*Je ne me bats pour aucun pouvoir, mais pour une prise de conscience.  
Armand Gatti.*

*Gatti, le poète, le cinéaste, le dramaturge (La passion du général Franco, La colonne Durruti, L'Enclos) revient en force avec dans ses valises de révolté itinérant, un film, Nous étions tous des noms d'arbres et une pièce Le labyrinthe. L'année prochaine, Armand Gatti pense fonder à Toulouse des Ateliers de création populaire. Là aussi des habitudes à casser, des conscience à éveiller...*

***Est-ce que tu considères ta démarche comme un combat ?***

***Armand Gatti :*** *Je ne me bats pour aucun pouvoir, mais pour une prise de conscience et je ne rentre pas dans des contradictions, comme les stals qui après se tapent sur la poitrine en disant que la révolution est foutue. Je n'ai pas le problème d'une coupure politique. En luttant pour la prise de conscience, je suis en accord avec moi-même, d'autant plus que c'est avec le langage que je travaille. Si on veut changer le monde, il faut en changer les mécanismes, quelle que soit la formule économique choisie... Pour moi, le langage est porteur de ces mécanismes... Si le*

*langage entérine l'ancienne forme de pensée, ça veut dire que toutes les révolutions que tu peux faire pourrissent et meurent de l'intérieur.*

*En fait pour moi, c'est toujours le même combat, celui d'Auguste, mon père, mon anar à moi, les valeurs qu'il défendait sont toujours là...*

*Dans la mesure où toute forme d'anarchie est partie à la remorque du marxisme ou de la pensée autoritaire, il doit avoir des problèmes... Pour moi, ce n'est pas le cas, l'anarchie telle que je l'ai vécue, d'abord fraternels, d'inventions partagées, se continue toujours...*

*Le problème, c'est la forme d'expression anarchiste. Y en a-t-il une ? Chez nous, on a de grands visionnaires, mais pas des gens de parole... On a Malatesta, Bakounine, Kropotkine, etc. Mais ce qui est à hurler, par exemple, c'est la guerre d'Espagne qui a enfanté de *nouveaux chants russes*... Il n'y a aucune invention... Le réalisme socialiste n'appartient pas qu'au stalinisme et quelquefois c'est pire ; dans certaines publications de compagnons, c'est le réalisme bourgeois, on a l'impression de lire *Le Figaro*. IL y a une dissociation entre leur parler politique et le parler culturel... Et pourtant c'est le même combat... Je ne voudrais pas m'infliger le ridicule de dire que je me bats pour un art anarchiste, ce serait contraire à ce que je pense... mais il y a une pensée anarchiste, un dire anarchiste, un verbe anarchiste, un langage anarchiste.*

Je m'inscris dans cette proposition...

**Armand Gatti**

Propos recueillis par S. Pey

---

LE MAGAZINE LIBERTAIRE  
FÉVRIER 1984

**Art & contestation**

*Michel Ragon*

La contestation dans l'art peut prendre différentes formes. La plus simple est de figurer en peignant par exemple des tableaux contre le racisme, contre la guerre, etc. Mais cette peinture politique exposée dans les salons (le salon de la jeune peinture lui a même été réservé) au même titre que les bouquets de fleurs et les paysages, vendue dans les galeries au même titre que les abstractions, recevant des prix, postulant aux biennales, apparaît vite comme une mystification.

Non pas que les artistes qui la pratiquent ne soient sincères, non pas qu'ils doutent de la sincérité de leur message, mais ce message est piégé, ce message politique - qui veut être explosif - est récupéré par la société de consommation qui le désamorce et en fait un de ses ornements.

Plus subtile paraît la sorte de guérilla culturelle qui s'est manifestée surtout depuis 1968, bien que reprenant des thèmes chers aux dadaïstes et aux surréalistes. Ils se proposaient en effet, non seulement de faire éclater les structures du marché de l'art, mais de remettre en question l'art proprement dit.

Cette subversion a pris des formes diverses. On a ridiculisé par exemple les musées en les détruisant symboliquement par l'exposition dans leurs salles de non-œuvres : tas de sable, détritrus divers et en désacralisant des galeries marchandes, en les transformant en lieux de manifestation dites *performances*. La sculpture qui s'auto-détruit de Tinguely, la peinture informelle à la carabine de Nicky de Saint-Phalle, les emballages de Christo et tous les happenings ont voulu abolir la distance entre l'art et la vie, le domaine du hasard et de l'aléatoire.

Il est arrivé au happening de sortir du cadre rassurant des galeries et des musées, où l'on tente d'ailleurs avec succès de l'emprisonner, pour se lancer dans une guérilla culturelle beaucoup plus dangereuse. C'est ainsi que Abbie Hoffman, psychologue et organisateur du festival de Woodstock lança un jour sur les boursiers affolés de la bourse de New-York une pluie de dollars. Une autre fois, il réussit à scandaliser les passant de Wall street en s'asseyant au bord d'un trottoir et en brûlant tranquillement un billet de vingt dollars. Inculpé, Abbie Hoffman arriva chaque jour au tribunal dans une nouvelle tenue, tantôt

drapé dans un drapeau américain, tantôt marchand sur les mains. Au même procès, un autre accusé, le journaliste Jerry Rubin, fit aussi devant les juges un happening permanent. Se présentant en Père Noël, parfois en robe de juge. Si bien qu'à la fin le vrai juge fut gagné par une crise d'hystérie où lui-même devenait un clown tragique, comme dans les tableaux de Daumier et de Rouault. Hoffmann et Rubin seront accusés à Chicago du plus grand des crimes : *Conspiration contre les États-Unis*. Ce qui était à la fois exagérément ridicule et fondamentalement, tout à fait réel.

Mêmes attitudes chez les artistes comme l'allemand Vostell lorsqu'il coule une tonne de béton sur une automobile à l'arrêt dans une rue ; ou bien chez le français Pierre Pinoncelli lorsqu'il tente de sacrifier un cochon en public dans une fête et manque de se faire écharper par la foule qui pourtant trouvait alors tout à fait naturel de voir griller des bonzes Vietnamiens à la télévision.

Cet art *d'attitudes* auquel participa par la suite *l'art corporel*, venait en insurrection contre le tableau de chevalet accusé justement de collusion avec le marché de l'art.

L'art de chevalet est bien sûr le plus facilement récupérable. Mais qui soutiendrait aujourd'hui que le Happening et tous les *événements* du type *art corporel* n'ont pas été aussi récupérés ? Ils sont même devenus l'une des formes quasiment officielles de l'avant-garde. Le dernier chic n'est plus de peindre un tableau, mais de s'exposer soi-même comme œuvre d'art, assis sur un tabouret et nu de préférence. Tant qu'à se vendre, autant se vendre tout entier.

En réalité, le désir de surprendre, de choquer, n'est pas lui-même sans danger d'amener les artistes à ressembler aux agents de publicité et aux journalistes à sensation. La course à l'avant-garde est entachée de notion mercantile de progrès associée à la consommation dirigée. Dans cette marche accélérée l'art se laisse engloutir dans le grand courant progressif de la surenchère, du phénoménal, de la mode du marché forcé, de la production et de la consommation frénétiques.

Comme tout mouvement révolutionnaire, l'art subit de perpétuelles tentations de bureaucratisation. Mais l'art n'est vivant qu'insurrectionnel. Il est une des formes (et sans doute la seule) de cette révolution permanente jadis prônée par Trostky, qui doit être une autocritique perpétuelle. Ce qu'est toujours l'artiste créateur.

L'art est révolutionnaire par essence, une source de perturbation. Lorsqu'il n'est ni l'un ni l'autre, c'est qu'il s'académise. Et il peut aussi bien s'académiser dans le happening que dans le tableau chevalet.

À l'artiste de se montrer vigilant.

**Michel Ragon**

---

